

CHACUN SA CLASSE

C'est la rentrée en grande école. Enfin, c'est arrivé ! C'est comme un rêve. Je me vois vivre cette journée comme si j'étais « à côté » de moi. Très concentrée pour ne pas en perdre une miette. C'est pas du tout comme à la petite école ! À midi, je raconte tout en vrac à Papa qui a l'air très content :

— C'est sérieux maintenant, hein ma fille !

Maman a décidé de ne pas nous mettre à l'école du quartier : Trop mal fréquentée ! C'était l'école des grands, enfin de Carole et Didier, mais elle est trop près de la ZUP qui a été construite juste de l'autre côté. Je sais pas trop ce que c'est, une ZUP, mais c'est un endroit avec plein de blocs et beaucoup de gens qui arrivent. Des gens qui étaient pas là avant. Donc Véro et moi, on va toutes les deux à l'école Charlemagne qu'est donc une bonne école, une où normalement on devrait pas aller. Une école pour les riches⁷.

— C'est que ta mère apprécie beaucoup les bourgeois, avait

7 Cette école a été construite en bordure de la ceinture de constructions résidentielles, érigées après 1871 pour accueillir tous les exilés qui ont fui l'Alsace-Lorraine, suite à la première annexion allemande. En effet, beaucoup se réfugient à Nancy. D'autres, les plus fortunés peut-être, ou les plus audacieux, s'installent à Paris. La ville doit à cette immigration massive de Vosgiens et d'Alsaciens, une hausse brutale de sa démographie, une vague de constructions inédite et donc une vraie prospérité économique

expliqué Papa quand j'avais râlé parce que je trouvais que c'était loin pour y aller à pied.

Il avait jeté un regard amusé à Maman en disant ça. Lui, il n'est pas trop pour les bourgeois.

— Ton père, c'est un gauchiste ! avait rétorqué ma mère.

Mais je sais bien que ça la gêne pas ; qu'elle est d'accord. Et ça n'empêche pas Maman d'adorer les belles choses, la jolie vaisselle et tout ; les choses de riches, quoi ! Mon père, lui, il s'en fiche vraiment : Un verre, une assiette : ça me va !

Le cours préparatoire, c'est le paradis. La maîtresse est tranquille. Elle sourit et ne s'énerve pas. Avec elle, je peux même désobéir sans me faire gronder. Le premier jour, à peine rentrée en classe, je m'aperçois que j'ai oublié d'aller aux WC. Pourtant, elle avait prévenu :

— Les enfants, prenez vos précautions ; n'oubliez pas d'aller aux toilettes !

Raté ! Je me retiens, et je me re-retiens : je n'y arrive plus. Alors, persuadée que je vais me faire punir si je lève le doigt, je choisis de sortir de classe discrètement – à quatre pattes – pour aller aux toilettes. Tout se passe correctement sauf que, alors que je suis en train d'ouvrir la porte de la salle pour m'éclipser dans le couloir, j'entends un éclat de rire – franchement gai, mais gentil hein – sans moquerie :

— Et alors, Ariane ! Tu crois réellement que je ne vais pas te voir sortir alors que tu ouvres, même discrètement, une porte de...

Elle fait semblant d'hésiter.

— Les enfants, de quelle hauteur est-elle cette porte, selon vous ?

Tout le monde se retourne vers moi puis lève les yeux pour évaluer la porte : le ridicule me dégringole dessus lorsque que je lève la tête et contemple une porte monumentale. Mais comment ai-je pu ne pas y penser ? ! Ma nouvelle école est belle, majestueuse ;

tout y est immense à mes yeux, aussi grand et aussi beau que les châteaux qu'on visite tout le temps avec Maman. Les escaliers sont monumentaux ; la salle de classe est très spacieuse et surtout très haute – au moins quatre mètres sous plafond – et la porte :

— Trois mètres de haut, peut-être ?

Et moi qui m'étais imaginée pouvoir sortir discrètement, à quatre pattes, en ouvrant une porte pareille. La gourde ! Quand je réalise ça, la tête levée, je me sens tellement idiote. Et la maîtresse, elle, ça la fait rigoler. Elle vient vers moi, me cajole la joue et me dit :

— Tu allais aux WC, c'est ça ?

— Oui.

Je suis penaude, mais sidérée aussi de voir sa réaction. Ça existe des maîtresses comme ça ?

— Alors va et essaye de ne pas oublier la prochaine fois.

Puis elle se retourne et continue la classe. Comme de rien ! Mon escapade l'a fait rire et c'est tout. Pas de sermon, pas de menace, pas de punition, rien ! Juste un rire... Je sors et je marche lentement jusqu'aux WC. Je pense... Si gaie, si adorable, je croyais pas ça possible. C'est comme une grande fenêtre, ouverte sur une prairie éclatante de soleil, ma vie d'après.

Elle, c'est Madame Phulpin. Un délice de maîtresse ! Déjà que j'aimais l'école, là je vais l'adorer. Cette nouvelle maîtresse, elle m'écoute, elle me répond, elle me sourit et elle me reproche jamais d'être bavarde ! Je suis tranquille : j'ai juste à faire mes devoirs pour avoir des bons points. C'est comme de dire que je connais la règle du jeu. Alors c'est fastoche, l'école, avec elle.

— Mon livre, faut y retourner, j'ai oublié mon livre...

Et je m'effondre, secouée de sanglots. Silence. Je suis affolée de voir les parents sans réaction. J'insiste. Assez tranquille, Maman répond :

— Ce n'est pas grave. Je te ferai un mot. La maîtresse doit en avoir d'autres exemplaires.

Fin de l'histoire ! Pas pour moi parce que c'est devenu ma bouée, ce livre. C'est comme d'avoir un monde de rechange dans la poche, un refuge. Ma mère avait raison.

— Pas de problème, Ariane, je vais t'en donner un autre. Tu me le rendras après les vacances de Noël quand tu auras récupéré le tien.

Et voilà. Et donc aux vacances de Noël, on repart là-bas comme depuis toujours. Enfin « toujours », c'est ce que je croyais parce qu'en réalité, ça ne faisait pas si longtemps. C'était depuis que mon grand-père Jean-Baptiste était mort. J'avais deux ans. Mais je le savais pas. Pour moi, depuis toute ma vie de six ans, c'était là qu'on allait en vacances. Dans la maison que Tante Joséphine nous prêtait. Mais ça, je ne le savais pas non plus. Moi, je croyais qu'elle était à nous pour toujours cette maison, puisqu'ils disaient que c'était une maison de famille. Apremont, c'était le paradis. Un endroit où Maman ne voulait jamais mourir. Un endroit où Papa riait, jouait même avec nous. Il ne passait pas le plus de temps possible à lire comme à Nancy : il faisait du bois, du jardin.

C'était la dernière fois qu'on y allait. J'ignorais que La Maison allait être vendue. À des Allemands, en plus... Une blessure, cette histoire de maison, et surtout la manière dont Tante Henriette s'était délectée du désarroi de mes parents. Mais j'avais vite compris que nous devions partir d'Apremont sans broncher, la tête haute. Comme pour l'Oncle, son nom avait été érigé en nom propre : La Maison, avec deux majuscules, évidemment. On avait été chassés du paradis. Quelque chose d'inimaginable, tous expulsés.

C'était une grande maison, typique des Vosges alsaciennes. Elle était sertie en bordure de prairie et juste à l'orée de la forêt, comme une pierre précieuse. Elle évoquait réellement une sorte de joyau – un jaspe à l'ocre profond délicatement surligné de rouge – une matière chatoyante incrustée sur l'écrin noir de la forêt. Et tous ces arbres immenses aux yeux de La Petite, semblaient nous protéger du ferraillement ravageur du monde d'en bas.

De la petite fenêtre qui se cachait juste sous la faîte du toit, je discernais – toute petite et si loin – la silhouette déchirée du village qui scintillait dans la lumière écrasante des prés. La Maison semblait dominer ce royaume ordinaire des hommes, de haut et de loin. Et elle était comme escortée par l'armée silencieuse des sapins. Ils étaient agglutinés si densément les uns aux autres qu'on ne pouvait s'y engager que courbé, recroquevillé, désarmé en quelque sorte. De cette forêt la porte était basse. Les autres – ceux du village – s'éparpillaient sous le soleil amnésique des prés. Là-bas, il y avait les étables, le lait qu'il me fallait aller chercher, pour lequel je devais franchir le tunnel de verdure du chemin creux qui semblait ne s'ouvrir qu'à regret sur la clarté éblouissante des champs. La Maison, tout comme la forêt, me fascinaient.

Souvent, dès le vendredi soir nous quitions précipitamment la ville hurlante et, le temps du voyage, nous en digérions lentement les clameurs inutiles. Lorsque nous arrivions au bas de la montagne, une langueur apaisée s'installait. Mes parents se taisaient. Je m'arrimais du regard à la cime des arbres comme pour aider à l'ascension qui allait nous conduire – par le goulet chaud et humide du chemin – jusqu'au parvis de La Maison. Elle était un sanctuaire inébranlable à mes yeux d'enfant. Arrivée en bas de la côte, la 2 CV devait d'abord se hisser laborieusement sur le chemin

de terre. Toujours outrageusement chargée, elle s'essouffait à gravir ce raidillon fracturé par les ornières qu'y creusaient les tracteurs des bûcherons. Elle allait lentement, toute bringuebalante. Ces quelques centaines de mètres – parcourus dans un silence quasi religieux – parachevaient le voyage interminable qui s'était étiré depuis Nancy.

Cette laborieuse progression dans le passage enténébré du chemin était comme une lente prosternation, un rituel de patience et d'humilité. Au fur et à mesure de l'ascension, les arbres se rapprochaient jusqu'à manger le paysage. Et lorsque nous arrivions enfin à proximité de La Maison, les sapins – tel des sentinelles de verdure – paraissaient consentir à s'écarter devant nous. On aurait dit qu'ils nous concédaient l'entrée de ce parvis d'où se donnait à voir toute la vallée. Avec le village au loin, bien loin : chacun chez soi !

Papa garait alors la voiture sur le terre-plein presque totalement enclos par ces sapins immenses. D'un long soupir, il semblait exhaler les reliefs de sa vie à la ville. Le monde extérieur s'était déjà tout à fait évaporé de nos têtes. Le chuintement de la source nous accueillait ; juste un tuyau courbé jaillissant directement du sol. Je me précipitais alors dans le jardin pour profiter à pleins yeux – encore et encore – du paysage fantastique qui s'offrait à moi par une échancrure dans les sapins. À perte de vue, au-delà des chemins et des prairies, les monts délicatement bleutés des Vosges s'échelonnaient aussi loin que portait le regard ; et dans la vallée toute proche – comme accroché au ru – s'étalait hardiment le village, trapu, cossu, rassurant !

J'aimais plus que tout arriver là. M'approcher à pas comptés – invisible grâce à ces sentinelles toujours verdoyantes – pour dominer du regard le monde d'en bas ; ce monde des hommes que j'essayais vainement de pénétrer et dont j'apprivoisais ainsi la

résonance – de loin et de haut – totalement dissimulée à l’orée de cette matrice ténébreuse que m’était la forêt. Le souffle enfin libre, je respirais à même le paysage toute cette lumière, cette verdure, ces odeurs qui m’arrivaient en vague. J’étais en paix, en sécurité.

À l’abri du monde, La Maison et la forêt semblaient ménager pour nous tous une clairière où le temps s’effaçait. Maman cessait de s’agiter. Elle prenait le temps. Le temps de parler, le temps de regarder, le temps de m’écouter. Elle riait.

Je porte dans mon cœur le souvenir de chaque instant passé dans cette Maison. Elle était dotée de pouvoirs mystérieux. Elle ramenait mes parents à la respiration tranquille de leur jeunesse. D’avant la guerre et tout ce qui avait suivi.

•

Marianne, ma marraine, vit dans le village, en bas, dans la vallée. On passe la voir à chaque fois, pour lui dire bonjour tout simplement ; et aussi pour la Saint-Nicolas, Noël et Osterhase⁸. Pour Pâques, j’ai toujours plein de cadeaux.

— Écoute bien, Petite : Osterhase c’est quand même beaucoup plus important que Noël !

Je suis toujours un peu interloquée par son ton, d’autant qu’elle insiste. Elle me le redit à chaque visite comme pour être sûre que je ne vais pas l’oublier ; que je vais bien rester une fille de là-bas, des Vosges d’Alsace, une fille de la famille. À ses yeux, ces histoires, je devrais déjà les connaître. C’est quelque chose

8 *Le lièvre de Pâques*, devenu *le lapin de Pâques*, est une créature imaginaire qui, selon la tradition, distribue la veille du matin de Pâques, des « œufs de Pâques » colorés ou en chocolat. [in. Wikipédia]

m'a montré ce qui n'était pas pareil. Elle a raison. Sur la sienne, il y a deux petites coutures tout le long sur le devant avec de jolis boutons et même une poche sur la poitrine, avec une broderie dessus. Pas sur la mienne ! Moi, j'en ai une de pauvre que m'a achetée ma mère. Et ma blouse de pauvre cache mes vêtements de riche, ceux qu'elle a cousus avec un très beau tissu... Et les chaussures ! Ma mère ne peut pas faire les chaussures, évidemment. Et elle m'en achète toujours des moches, des « pas à la mode », des « pas comme celles de mes copines ». Des noires ou des brunes, toujours très solides et de très belle qualité :

— C'est du « tout cuir » et regarde comme il est beau, ce cuir !

À la récré, on a joué aux quatre coins dans la cour, entre les gros marronniers. J'adore ça. Et tout de suite, Patricia les a vues :

— Oh vous avez vu ses chaussures...

Et toutes les autres ont rigolé pour faire comme Patricia, et moi j'ai eu honte même si le cuir est si merveilleux qu'il plaît beaucoup à ma mère. Et pas du tout à mes copines. Je les déteste. Elles sont trop bêtes à la fin. Je ne suivrai jamais la mode puisque c'est comme ça. C'est décidé.

•

Tous les dimanches, on va au cinéma de la paroisse, au Sacré-Cœur.

— Il y a toujours des films convenables pour les enfants, affirme Maman. Et puis : À la paroisse, elles ne risquent rien !

On y va toutes les deux.

— Véro, tu fais attention à ta sœur, hein !

Elle a une combine, ma grande sœur. Comme je suis petite pour mon âge, elle passe devant le guichet en me cachant devant elle ; je passe sous la tablette.

— Tais-toi !

Et elle annonce à la caissière :

— Une place, s'il vous plaît...

Et hop, elle me fait passer sans payer. Moi, j'ai un peu peur mais bon, c'est elle la Grande, hein ! Ensuite, on entre dans la grande salle du cinéma et on va s'asseoir. À l'entracte, avec les sous de ma place, on peut s'acheter des bonbons. Y a une dame qui passe avec un grand panier en osier tout plat qu'elle accroche autour de son cou, et on peut choisir. Y a même des glaces.

Mais les fauteuils ne sont pas prévus pour les enfants : deux grands morceaux de contre-plaqué très durs. En plus, le siège se replie avec un gros ressort pour passer entre les rangs. Mais quand je suis assise sur le siège, je suis beaucoup trop petite pour voir l'écran. Y a rien qui va pour une gosse comme moi. Je ne suis même pas assez costaud pour abaisser le siège puis le tenir, le temps de me retourner, et ensuite m'asseoir dessus. Véro soupire :

— Quel cirque...

Mais elle m'aide. Parfois, elle en a marre alors elle me soulève et paf, elle m'assoit carrément sur le rebord du siège même pas déplié. Comme ça, je vois l'écran et je ne l'embête pas à la questionner tout le temps :

— Je vois pas là... Il se passe quoi... Véro, explique-moi, j'y comprends plus rien...

Bon, ce n'est pas confortable d'être perchée sur le rebord du siège, mais au moins je peux suivre le film sans embêter ma sœur. C'est une solution sauf quand le film me fait peur. Dans ce cas, je me carapate au fond du siège : je le fais basculer à plat et je m'enfonce, justement pour pas trop voir les images. Voilà, c'est toute une gymnastique avec ces sièges et ma sœur s'énervé parfois :

— Tu vas arrêter de gigoter, oui !

Les gens derrière aussi, des fois ils rouspètent. Moi les films, j'adore ; même si j'ai souvent peur, c'est vrai. Et souvent je ne

peux pas m'empêcher de pleurer quand c'est triste. Alors Véro me passe un mouchoir, agacée, et en revenant à la maison, elle râle. Maman la calme :

— Ariane est très sensible.

En général, Carole ramène sa fraise :

— À ce niveau-là, ce n'est plus de la sensibilité, c'est de la sensiblerie. C'est juste du cinéma quand même...

Je ne suis pas comme elle voudrait. Je l'exaspère. Pourtant, elle raconte toujours qu'elle m'aime...

— Ne t'inquiète pas, elle raconte n'importe quoi ; laisse-la parler, me souffle Chris.

Un jour – mais là, c'était quand j'étais réellement très petite – j'ai eu une trouille terrible et très honte aussi. Je ne sais pas quand c'était, mais j'étais à l'école maternelle. Ça, c'est sûr. C'était un jour où le film était très énervant. J'avais les chocottes, comme dit Didier. Alors, je m'amusais avec le siège. Je me cramponnais aux accoudoirs et je jouais avec le ressort. Je me laissais monter un peu, puis descendre un peu : c'était comme un jeu. Et pendant ce temps-là, je ne regardais pas le film, j'avais moins peur.

Et tout d'un coup, par l'intervalle entre le dossier et le siège, juste au niveau de mes fesses, je sens des doigts. Je sursaute. Je ne sais pas quoi faire. Et en même temps, je suis intriguée. Les doigts commencent à bouger, me toucher de plus en plus. Je ne sais toujours pas quoi faire alors je ne bouge pas, je laisse faire. J'attends.

C'est étrange. Y a plein de gens autour de moi, il fait noir, Véro est à côté de moi et il y a les doigts. Je bronche pas ; je n'ose même pas bouger. J'attends, tétanisée. Je ne sais pas quoi faire, ni qu'en penser. Mais je ne suis pas inquiète puisque je ne suis pas toute seule. Ma grande sœur est là ; elle a les yeux rivés sur le film : elle ne voit rien. Je suis étonnée de ce qui se passe, curieuse

même et un peu gênée, le tout en même temps. Et j'ouvre plus le siège, sans réfléchir, sans y penser, peut-être pour voir. Peut-être parce que les doigts le demandaient. Peut-être parce qu'il fallait forcément se décider à faire quelque chose. Et je réalise brutalement que les doigts se sont glissés dans ma culotte. Tout d'un coup j'ai peur et je me rassieds, direct. Et j'appuie même, de tout mon poids sur les doigts ; à cause de ce qu'ils ont fait ; de rentrer dans ma culotte. C'est pas comme il faut. Une vague de honte – à moins que ce ne soit de la peur – m'a submergée. Je n'en veux plus de ces doigts. Alors je reste fermement appuyée sur le siège. J'ai la trouille maintenant. Je veux qu'ils s'en aillent, ces doigts. Et en même temps je les coince, donc je les empêche de partir. Mais c'est pour les bloquer, qu'ils arrêtent. J'ai peur et je me venge aussi. Y a tout ça dans la détermination que je mets à appuyer de tout mon poids sur le siège, sachant les doigts coincés comme dans des ciseaux.

Et brusquement : panique ! Jusque-là, j'avais juste l'idée des doigts, quelque chose d'abstrait presque. Et là, c'est clair pour moi qu'il n'y a pas que des doigts, qu'il s'agit d'une main ! Je ne sais pas qui est au bout de la main. Je ne me suis même pas posé la question. Mais c'est bien une main, celle de quelqu'un qui est assis derrière moi. Et je suis en train de lui faire drôlement mal. C'est terrifiant. Faut que ça s'arrête ! Quoi faire ? Lui faire mal encore, ou le laisser faire ?

Je ne raisonnais pas clairement tout cela, mais ce dilemme était présent et j'en ressentais une tension extrême : faire volontairement du mal à cette main ou la laisser me faire des choses qu'on ne doit pas faire. C'était un choix que je ne pouvais pas concevoir, encore moins exprimer, mais qui s'imposait et me tétanisait. L'anxiété de mal faire, d'être méchante, me submergeait tandis que la désolation de ne pas savoir comment me sortir de cette situation m'envahissait.

Maintenant, c'est insupportable. Et pourtant, j'ai peur de lâcher, libérer la main, lever le siège. Je suis même terrifiée. Piégée. J'avais été très contente, réellement soulagée de les bloquer ces doigts, de gagner simplement. Ça avait commencé comme un jeu puis continué comme un combat et ça finissait avec une honte immense et une incertitude qui me paralysait. Finalement, sans réfléchir, je me soulève pour les libérer, ces doigts qui s'agitent, se crispent pour tenter de sortir du piège. Je relève totalement le siège et là, ils sortent tout de suite. La personne qui était assise derrière moi se lève brusquement. Elle se précipite vers la sortie. J'ai juste le temps de tourner la tête et de voir un monsieur avec un grand imperméable qui accélère, le dos voûté, et qui tient sa main devant lui, cachée dans la poche de l'imperméable. Je lui ai fait très mal.

On rentre à la maison. Sur le chemin, progressivement le malaise se dissipe. Je ne dis rien à Véro, ni aux parents. J'ai honte de moi parce que je me souviens clairement que j'étais quand même drôlement contente de la coincer, cette main. De l'arrêter, mais aussi de la coincer, d'être un peu le chef, quoi ! Une succession d'impressions se juxtaposent.

Je ne connaissais pas le mot « cruelle » mais c'était le ressenti. L'espace de quelques secondes, j'avais pris plaisir au pouvoir que j'avais eu de le bloquer avec mon siège. Je ressentais encore cette satisfaction et le plaisir de peser de tout mon poids pour le contenir, l'emprisonner, puis de continuer, encore un peu plus longtemps, pour me venger. Pour le punir ! Avant de réaliser. Et la honte.

Et même s'il n'y avait que moi pour le savoir, je me voyais méchante. J'avais honte de moi. Je n'imaginais absolument pas qu'il puisse être légitime de faire mal pour se défendre. À mes yeux, c'était simple : j'avais mal agi ; j'aurais dû faire autrement.

Ou ne pas être là où il ne fallait pas peut-être. Je ne me demandais pas ce que j'aurais pu faire d'autre. Je n'analysais pas ; j'étais rivée au sentiment d'être mauvaise et à la honte.

Me reste aussi, étonnamment, le souvenir de cette excitation joyeuse au moment où j'avais réussi à bloquer la main. C'était un embrouillamini incroyable, incohérent en diable, mais c'était comme ça. Complexe et confus.

Maintenant, quand je vais au ciné de la paroisse, je fais gaffe. Je m'assieds tout au fond du siège et je ne bouge pas. Je n'ai pas vu le visage du monsieur, dans le noir. Je préfère. J'aurais peur de le rencontrer de nouveau.

Papa m'avait expliqué qu'il fallait se méfier des hommes qui sont trop gentils avec les petites filles. Il m'avait prévenue :

— Il ne faut jamais accepter de suivre quelqu'un que tu ne connais pas, ou de recevoir des bonbons, même simplement parler à un inconnu.

Mais lui, le monsieur, il n'a pas fait ça. Il ne m'a même pas parlé. Je ne l'ai même pas vu. Alors, il dirait quoi, mon père ? Peut-être que j'aurais dû crier ? Devant tout le monde ? Pendant le film ?! Je n'oserai jamais. Je n'ai rien dit et même maintenant, je ne dirais rien.

Sauf pour le monsieur qui était debout dans une camionnette qui était garée sur le chemin de l'école. La porte de côté était ouverte et il avait ouvert son imperméable juste quand j'étais passée. J'étais tellement surprise de voir quelqu'un debout dans cette camionnette que j'avais sursauté et regardé machinalement. Hé ben, il n'avait pas de pantalon et pas de culotte non plus !

J'ai eu tellement peur ; j'ai été tellement surprise que je n'ai rien vu, ou presque. J'ai couru jusqu'à la maison et quand Papa est arrivé, je lui ai tout dit.

Je ne réalise pas ce qui vient de se passer. Ma famille non plus. Cependant, je ne vais pas tarder à la regarder d'un autre œil, cette famille : son histoire, ses idéaux, ses secrets, ses mensonges, ses guerres, ses petits arrangements, aussi... Pour finir, j'en ferai mon métier de tous ces savoir-faire qui permettent d'écrire l'Histoire.

•

Sur ce, mon père et moi, on a complètement oublié l'encadré jaune que je dois apprendre par cœur. Aux oubliettes, l'encadré jaune !

Et le lendemain – pas de chance – la maîtresse, debout sur son estrade de chêne, fait son cinéma. Elle va, elle vient, elle fait durer – le bras en l'air – elle fait même mine d'hésiter. On n'est pas dupes. On n'est pas aussi bêtes qu'elle le pense. On est toutes suspendues à son bras ; à attendre en tremblant qu'il retombe simplement parce qu'on a peur : on attend le moment où il va désigner la victime de l'interrogatoire du jour. On est toutes recroquevillées et j'entends ma voisine qui murmure :

— Pas moi, pas moi, pas moi.

On dirait qu'elle récite un mantra. C'est rigolo. Et le doigt s'arrête sur moi ! Je me lève et je réalise que je ne connais pas la leçon par cœur. J'avance jusqu'à l'estrade qui court devant le tableau. Je n'en mène pas large, dirait Papa. C'est que c'est une méchante, Madame Mergot. Les coups de règle métallique sur le bout des doigts, c'est toujours le minimum avec elle. Il y a aussi le sadisme indéniable qui consiste à coller la gamine à genoux pendant une éternité, avec ou sans règle sous les genoux. Le soir, toutes les victimes du jour doivent se présenter devant son bureau dès son appel, les doigts resserrés – bien rassemblés en

pointe et tendus craintivement vers elle – histoire de recevoir la dose de coups de règle décernée dans la journée. Et elle tient une vraie comptabilité des coups de règle, Madame Mergot. Elle prend toujours le temps de noter. Véro m’a prévenue que c’était une garce. Faut dire qu’elle en a pris des coups de règles. Elle n’est pas sage comme moi ; elle se rebiffe, ma sœur.

Je suis embêtée, perplexe. Je ne sais pas quoi faire. Mentir effrontément : J’ai eu un problème à la maison ; je n’ai pas pu apprendre ma leçon... C’est déjà trois coups de règle, c’est sûr. Et puis, j’en ai pas envie. Je me tais.

— Allez Ariane, vas-y, je t’écoute...

Tout le monde sait qu’elle n’a qu’un objectif : coincer une élève qui ne sait pas. Parce qu’on sent bien qu’elle est vraiment déçue si elle n’y parvient pas. Donc elle cherche longtemps la petite bête pour coincer la victime du jour. Sauf si c’est un de ses chouchous, ceux qui lui servent à humilier les autres :

— Bravo Sophie, c’est excellent. Ah si tous les autres pouvaient être comme toi ! Mais non, ce sont des paresseux, des ignares ; ils ne feront rien de bon plus tard. Sur ce, on a aussi besoin d’ouvriers, n’est-ce pas ?

Il y a une usine des Chaussures André, dans le coin. Je ne sais pas où. Papa aussi, il nous lance parfois :

— Si tu continues comme ça, tu vas finir à l’usine ; aux Chaussures André, ma fille !

Madame Mergot, elle en parle beaucoup de celles qui finiront aux Chaussures André. La pauvre Sophie, c’est embêtant pour elle. Elle est bonne élève, mais elle est gentille. Du coup, on n’a pas trop envie d’être bonne élève avec Madame Mergot. N’empêche que je ne suis pas sûre que ce soit si mal que ça, l’usine, parce que les dames qui me faisaient traverser le boulevard presque tous les jours quand j’étais à la maternelle, je me souviens

qu'elles travaillaient aux Chaussures André. Et elles avaient l'air drôlement content et elles papotaient gaiement. Même que souvent, elles m'attendaient au coin du boulevard en discutant et quand elles m'avaient aidée à traverser, elles continuaient leur chemin en rigolant entre copines. Alors, pourquoi ils racontent que c'est mal de travailler aux Chaussures André ?

Bon, moi je ne suis pas comme Véro. La rébellion, ce n'est pas mon truc. C'est vrai, j'ai peur. De la maîtresse, des coups, d'être repérée. Moi, ce que je veux, c'est être tranquille. Je fais profil bas souvent ; c'est vrai. Ça fait longtemps que je m'exerce ; comme ça j'ai la paix. Alors, avec Madame Mergot, il est très bas, le profil. Mais à cet instant, plus rien ne fonctionne. La leçon d'Histoire de mon père m'a galvanisée sans doute. C'est comme si j'étais armée de tout ce savoir paternel, de cette caution d'un autre adulte – et quel adulte – qui m'autorise à affronter la maîtresse. Et puis, j'en ai marre de cette femme. Elle critique tout le monde. Elle adore nous faire peur. Elle est réellement méchante. On le sait tous.

Je monte au tableau. Je me retourne vers la classe. Je cherche le premier mot du paragraphe jaune. Rien, le blanc ! Magnanime, elle me le donne pour lancer la machine. Le cafouillis intégral, j'ai en tête tout ce que m'a expliqué mon père, le paragraphe jaune : rien ! Et là, dans l'instant, j'oublie complètement ses conseils de prudence. Tout d'un coup, j'en ai marre de jouer. La digue lâche, j'oublie d'avoir peur ; je suis exaltée de ce que j'ai appris ; j'ai juste envie de le raconter aux autres. C'est forcément juste, c'est Papa qui l'a dit ! Bravement, peut-être même un peu provocatrice, je lance :

— De toute façon, c'est tout faux cette leçon. Mon père m'a expliqué que, dans la réalité, Charlemagne n'a pas du tout inventé l'école parce qu'elle existait avant, dans l'Antiquité.

J'ai pas le temps d'expliquer l'Antiquité. Vlan ! La claque à

vous décoller la tête. Tout d'un coup, je réalise ce que j'ai fait. Une mutinerie ! Madame Mergot aussi, elle réalise.

— Comment oses-tu ? Pour qui te prends-tu !

Elle hurle là. Elle est rouge. Elle bafouille. Ça ne va plus du tout. La trouille : là, une simple claque, ça ne va pas lui suffire. Des coups de règles non plus. C'est pas du tout suffisant pour laver un tel affront. Infligé devant tous les autres, en plus. Étonnamment, elle ne discute pas sur le fond, mais elle me jette :

— Fessée déculottée !

Toutes les filles se recroquevillent. Je les sens rapetisser comme si elles se dégonflaient ! Durant une seconde, j'ai envie d'en rire, tellement c'est drôle de les voir s'enfoncer derrière leur pupitre, les épaules en rond. Comme des escargots qui s'enrouleraient dans leurs coquilles. Faut dire que la fessée déculottée, sur l'estrade devant tout le monde, c'est rare. Et c'est franchement moche. Et elle tape fort, en plus. Et ça dure. Il n'y en a eu qu'une depuis la rentrée. Mais ça fait mal à tout le monde. Celle qui la reçoit, les autres aussi.

C'est sa bombe atomique à Madame Mergot. Incontestable, c'est comme ça, elle a le droit. Maman ne dira rien. D'ailleurs, je n' imagine même pas qu'elle puisse s'en formaliser et donc je ne me plaindrai pas de peur d'en prendre une autre à la maison. Ou qu'elle engueule Papa. Dans tous les cas, c'est la même règle ; à l'école, c'est la maîtresse qui fait la loi dans sa classe !

Et, avant même qu'elle ait pu passer à exécution – me saisir, me basculer sur sa jambe, remonter ma jupe et tout et tout, avant tout ça – la sonnerie retentit, stridente. Il est 16.30. L'école est finie. Ouf ! Sauvée, elle ne va pas gâcher sa punition à la va-vite. C'est sûr.

— Tu l'auras demain matin.

Là, c'est moi qui m'enroule. Toute une soirée à avoir peur. Je me sens déjà mal. Et elle ajoute :

— Tu auras un zéro.

Et pour finir :

— Peut-être que tu es fière de toi, que tu penses tout savoir ; mais moi, j'ai le baccalauréat et toi, partie comme ça, tu ne l'auras jamais le baccalauréat !

Je quitte l'école et je rentre à petits pas à la maison. La fessée à huit heures le lendemain, fait plus que me trotter en tête. Elle m'obsède. Je n'ai aucune idée de comment ça se construit dans ma tête. Ça se fait comme une évidence. J'agis. Je vais voir Véro, je lui explique. Je veux lui emprunter quelques vêtements. Évidemment, elle est d'accord. Elle rigole. Elle ne dit rien aux parents. Je m'organise : maillot de bain, petites culottes puis collant de laine, short, pantalon...

Lorsque je pars à l'école, le lendemain, je me souviens avoir mis dix-huit couches de vêtements sur mes minuscules fesses de micro-gamine de huit ans. Une chance que les WC soient dans la cage d'escalier ; j'ai pu m'organiser pour m'y habiller sans que Maman me voie. Un tonneau ! Je marche jusqu'à l'école, gironde comme un tonneau. Je me rabâche : elle a le droit de me donner la fessée, mais moi, je m'habille comme je veux ; j'ai le droit aussi ! Je suis étrangement déterminée et solide. Moi La Petite, habituée à toujours laisser faire : cette fois, ça ne passe pas. La fessée déculottée, ça n'est plus possible ; je ne sais pas pourquoi. Dès que tout le monde est assis :

— Ariane, viens ici !

J'y vais. Un peu encombrée... Celles qui ne l'avaient pas encore remarqué, voient qu'il se passe quelque chose à ma démarche. Madame Mergot aussi... Elle me bascule sur sa jambe, fesses vers

le haut, et commence à me déshabiller. Elle comprend. Elle s'énervé, mais elle ne craque pas. Elle va jusqu'au bout. Les dix-huit couches de vêtements n'en finissent pas. Elle me déshabille comme un oignon, de plus en plus énervée. De gloussements en ricanements, évoluant en rires de plus en plus nets, toute la classe accompagne son humiliation. Toute la classe approuve ma petite révolte pragmatique et silencieuse, la révolte des petits, des faibles, des impuissants. Intérieurement, je suis consciente de la dégelée que je vais prendre lorsque la dernière couche sera tombée. Mais aussi, je suis portée par une immense fierté.

Cette fessée-là a dû lui faire mal aux mains. Elle a frappé sans modération. Lorsqu'elle s'arrête un grand silence règne.

— À ta place et vite !

Je ne relève pas la tête. Je regagne ma place contente que ce soit fini, les fesses en feu, mais grandie. Immense, je me sens immense. Je respire comme jamais, euphorique d'avoir osé. Elle ne recommencera pas ! Je jubile. Je n'ai rien dit à Maman. Elle n'aurait rien fait de toute manière. Mais j'en ai parlé à Chris, du bac. Elle m'a rassurée :

— Mme Mergot était envieuse que tu aies un papa si cultivé. Évidemment, que t'iras jusqu'au bac.

Moi, je l'ai crue Chris. Il n'y a pas de raison que je l'ai pas, le bac, parce que je suis sage d'habitude si on n'est pas injuste. Je travaille bien à l'école. Alors ?

En tout cas, pour moi, l'histoire de Charlemagne et ma révolte de gosse, c'est comme une élévation : j'ai le droit de donner mon avis, d'avoir même un avis, de le dire, sans céder à la peur. Alors maintenant, je ne vais pas m'en priver de donner mon avis. Enfin à l'école parce qu'à la maison je n'ose pas trop encore.

plus à ses histoires de suicide. Je suis sûre qu'elle ne le fera pas. Je ne comprends pas que Les Grands continuent à marcher dans son cinéma. Parce que c'est juste du cinoche, une forme de chantage même ! Je lui en veux pour toutes ses menaces. J'ai envie de l'envoyer balader, de la rejeter même, plutôt que d'avoir encore peur.

Mais j'hésite aussi. Je tergiverse. Ma colère me rend plus forte. Mais je suis encore un peu petite et je le sais. Je sens bien que moi aussi, je me fais un peu du cinéma. Et puis, je ne sais toujours pas leurs secrets. Peut-être qu'ils ont raison d'avoir peur. Peut-être qu'elle a de bonnes raisons d'être désespérée, Maman.

Et ce jour-là ça n'évolue pas comme d'habitude. Là, c'est sérieux. Je la sens véritablement désespérée. Ça dure. Elle fait, défait, refait un nœud avec un de ses collants. Elle se tord les mains en gémissant et en pleurant. Elle est désespérée et ça se voit. Je me sens fondre. La peur s'invite à nouveau. Je réfléchis et je réalise que, concrètement, ce serait possible qu'elle le fasse. Pas quand on est là, évidemment. Mais quand Papa et Didier sont au travail et Véro et moi, à l'école. Je réalise que les fenêtres sont très hautes, comme les plafonds de la maison. Qu'elle est petite, Maman. Je me tais, mais je visualise. Peut-être que c'est possible finalement, qu'elle essaye ; et qu'elle réussisse en plus. L'angoisse s'insinue soudainement, froide et visqueuse. Elle gagne du terrain. J'en parle à Chris :

— Ça va aller. Tu as l'habitude maintenant. Et même si les autres pensent que c'est grave, même s'ils paniquent, s'ils la supplient... Ils n'y croient pas réellement, tu le sais bien.

Elle sait me parler Chris. C'est sûr. Je la regarde, je la serre fort dans mes bras. Elle rajoute :

— Toi, tu as compris que ce n'était pas vrai, cette histoire qu'elle veuille mourir.

— C'est vrai parce que d'abord, elle adore le chocolat. Elle ne pourrait pas s'en passer qu'elle dit tout le temps.

Une pause.

— Et les huîtres, et l'opéra aussi !

Une nouvelle pause, puis j'enchaîne – déjà rassérénée – sidérée tout de même de réaliser qu'elle prétende vouloir mourir alors qu'elle aime tant de choses :

— Et les soldes, et le salon de thé, et ses copines. Et les livres, et la musique, et les belles robes – seulement en beau tissu – et ses bijoux en cristal de baccarat.

Je rigole maintenant, je suis un peu énervée :

— Et la décoration de la maison aussi, et les voyages, et les châteaux...

J'ai quand même du mal à imaginer qu'elle veuille mourir, ma mère, tellement elle aime de choses. J'hésite à le penser mais :

— Peut-être qu'elle veut juste faire son intéressante ?

Chris est abandonnée dans un coin maintenant. Pour moi, la crise est passée, ça va tout de suite mieux. C'est ce que disait Carole quand je pleurais :

— Ariane, laissez-la, faut pas la regarder quand elle pleure : elle fait juste son intéressante !

J'étais vexée, même un peu malheureuse. Et là, je pense un peu pareil. Enfin, c'est ce que je me dis, juste dans ma tête. J'en parle pas aux autres parce qu'ils verraient que je suis sans cœur puisque je n'ai même plus peur que ma mère meure. Et en tout cas, ils me diraient que je ne comprends rien, que je suis trop jeune. Donc je m'écrase, mais j'observe ; je réfléchis aussi. Et effectivement, ça se calme, lentement. Lorsque je vais me coucher, j'entends les parents qui discutent sans fin dans leur chambre.

Le lendemain, lorsque je reviens de l'école, j'ai oublié tout ça. Je marche sur l'avenue de la Libération, une avenue très large qui longe la maison sur un de ses côtés. Sur l'autre, il y a une petite

rue. La maison fait l'angle. J'avance. De loin, on voit la fenêtre de la chambre des parents, une immense fenêtre, très haute. Je progresse sans faire attention à quoi que ce soit. Je rentre de l'école ; c'est juste l'heure du goûter et je suis un peu fatiguée, un peu pressée d'arriver. Je ne fais pas trop gaffe.

Et tout d'un coup, c'est comme si une camionnette me fonçait dans la poitrine ; mon cœur cogne si fort que ça s'emballe là-dedans, comme s'il allait sortir de mon corps, détalé, carrément se barrer. Là-haut, pendue à l'espagnolette de la fenêtre, il y a Maman.

Elle l'a fait ! Le silence dans ma tête est d'autant plus violent que j'entends le sang battre dans mes oreilles. Mon cœur se contracte comme si quelqu'un le serrait dans sa main. Je n'arrive plus à respirer.

Elle l'a fait. Je n'avais pas voulu y croire. J'avais préféré ne plus y penser.

Elle l'a fait. Ça tourne en boucle dans ma tête. Je me retrouve assise sur une des trois marches d'entrée du salon de coiffure. Je ne me rappelle pas m'être assise là. J'ai dû m'affaisser sans le décider, impossible de continuer, impossible de rester debout.

Elle l'a fait. Les mains sont moites. Les jambes tremblent.

Elle l'a fait. Je n'ose pas relever la tête, la voir. J'essaye de respirer. Je frotte mes mains l'une contre l'autre, puis je les passe sur mon visage. Puis je recommence – les mains, le visage – en boucle. Je réalise que c'est idiot, mais je le fais. Comme si je cherchais à vérifier que j'étais encore capable de sentir quelque chose, encore vivante ! Je ne sais pas combien de temps je reste ainsi. Une femme sort du salon de coiffure, m'évite, s'écarte pour me regarder de plus près et me dit :

— Ça va, Petite ?

J'imagine que je réponds que ça va puisqu'elle s'éloigne. Je ne me rappelle pas. Progressivement, je prends conscience de la situation.

Maman est partie. Je n'avais rien compris. C'était pas du cinoche. Elle l'a fait. Stupeur, stupidité, honte immense de m'être trompée. Culpabilité déjà. Le temps s'émiette. Une tempête de sable me grignote de l'intérieur ; elle me disperse en particules d'instant : honte, regret, peur, stupeur, colère ; et ça recommence, un tourbillon d'instant qui m'éparpillent, s'éloignent comme pour mieux me submerger à nouveau ; comme des vagues qui vont et viennent.

Et finalement, quelque chose se détend : c'est fait. Et je réalise tout d'un coup que cette détente émane d'une forme de soulagement, que ce n'est plus la peine d'avoir peur. Plus la peine de lutter pour me convaincre de ne pas avoir peur. Plus la peine de nier cette trouille rampante ; de discuter sans fin avec le doute au cœur. C'est fait ! Le pire est arrivé. C'est fait ! J'ai du mal à y croire. C'est fait. Je serre les dents. Ça va aller. Faut avancer !

Combien de temps est passé ? Je ne sais pas. Que va-t-on faire ? Comment on va faire sans Maman ? Et lentement, tranquillement, avec une espèce de lucidité glacée, un peu désabusée – elle a fini par nous lâcher tout de même – j'organise « l'après » dans ma tête. Papa va aller travailler et il sortira les poubelles ; il s'occupera aussi du feu, de la vaisselle et d'éplucher les légumes, bien sûr. Comme d'habitude, quoi ! Et puisque Carole est partie maintenant, Véro et moi, on remplacera Maman. Je ne pense même pas à Didier. La vie va continuer. Tout s'est organisé avec une grande simplicité dans ma tête. Mon dos se redresse. Je suis prête. J'ai encaissé. Ça va aller.

Je suis toujours assise devant le salon de coiffure. Elle l'a fait, mais ça va aller. Elle nous a abandonnés. Je suis glacée, mais déjà déterminée. Pas le choix, ça va aller ; maintenant c'est fini d'avoir peur ! C'est fait, faut pas s'abandonner. Je relève la tête ; je suis prête à rentrer à la maison, à continuer la vie sans elle. Je me redresse et j'avance. Je suis encore à cent-cinquante mètres de la

maison. Je marche à petits pas. Je n'ose pas lever la tête, regarder la fenêtre, avec Maman. J'avance.

Arrivée devant l'épicerie, juste en bas de la maison ou presque, je lève lentement les yeux, très lentement. Et là, horreur : je comprends qu'elle a suspendu sur un cintre sa robe à grandes fleurs bleues qu'elle a dû laver. Ça hurle dans ma tête : Sa robe d'hier ! Elle l'a lavée et suspendue à la fenêtre, sur un cintre ! Elle n'est pas pendue !

Elle n'est pas morte et moi... Moi je l'ai déjà enterrée et remplacée même. Pas d'escalier, pas de marche, pour s'asseoir. Je me découvre affalée sur le bitume du trottoir, adossée à la devanture de l'épicerie : j'essaie de reprendre mon souffle. Je réalise que je viens de faire mourir ma mère dans ma tête et d'organiser la vie sans elle. Je bascule dans un néant. Je n'ai rien de prêt à penser sur ça. C'est comme arrêté dans ma tête. Rideau !

Le lendemain, je rumine. Je m'agresse. Je me méprise. Je me hais : T'es juste sans cœur. Un monstre !

Chris n'est pas d'accord, mais c'est parce qu'elle ne veut pas que je sois malheureuse. Cette fois, je ne l'écoute pas. Je me souviens très clairement que j'étais soulagée que Maman soit partie. Pour que ça s'arrête ! Je ne le dirai pas – jamais, j'ai trop honte – mais c'est clair maintenant que je suis un monstre. Je ne serai jamais belle de l'intérieur, c'est certain. Je peux essayer ; je peux même faire semblant d'y croire, mais je resterai une fille sans cœur, même si je le cache. D'ailleurs, je le savais déjà puisque je n'avais pas eu peur, que je n'avais même pas pleuré devant le gamin mort, celui qui s'était tué à vélo. Je n'avais même pas eu envie de pleurer, en plus. J'étais juste embêtée et j'avais envie de partir.

Il n'y a pas longtemps de cela. Maman m'avait appelée un jour :

J'ai donc préféré ne rien demander à Papa, à propos des juifs. De toute manière, j'ai compris que c'était juste une histoire de nom ; soi-disant que « Gildenkranz » est un nom juif ! En revanche, je connais les parents de Patty qui sont de vrais juifs, pas que de nom ! Ils habitent en face de chez nous. C'est chez eux que je me suis fait expliquer les camps de concentration : ils m'ont montré le matricule tatoué dans leur peau, sur le poignet. Ils l'ont tous les trois. Le père, la mère et la grand-mère. Ils ne parlent jamais du grand-père. Maintenant, je comprends pour l'Oncle Julien et pour le père de Jean-Claude, celui que les nazis ont abattu sur le quai du train. Mais ça reste tout de même compliqué ces histoires d'être juif ou pas. Parce que quand le frère de Patty s'est marié avec une catholique, j'ai entendu sa mère dire à propos de leurs futurs enfants :

— Ça fera peut-être des catholiques de plus, mais certainement pas des juifs de moins !

Ça veut dire qu'on peut être juif et catholique en même temps ? Et puis, il y a tout de même des choses que je voudrais comprendre. Savoir ce que mon père a fait pendant la guerre, par exemple et dont on ne parle jamais ouvertement. Alors, je recommence à questionner, sur la pointe des pieds : une question à gauche, un commentaire un peu sibyllin à droite. Juste histoire qu'ils se souviennent que j'attends de savoir, quoi ! Et à force, les parents décident de faire quelque chose. Mais ils ne répondent pas à mes questions, bien sûr que non ! Ils choisissent de m'emmener visiter un camp de concentration et différents autres endroits : Pour qu'elle comprenne !

C'est un camp, près d'Apremont¹⁶. À l'entrée du camp, ils nous donnent une feuille d'explication pour la visite. Papa lit :

16 En Alsace annexée durant la guerre, donc en territoire redevenu allemand.

— C'est le seul camp de concentration sur le sol français !

Et il poursuit. C'est de nouveau la grande Histoire, mais tout près de chez nous. Je réalise :

— Mais alors, ça s'est passé près de chez toi, Maman ; là où on allait en vacances quand j'étais petite ! Pendant la guerre, je sais que mes parents vivaient à Nancy, mais...

— Tante Juliette et Tante Henriette, elles savaient, elles ? Et ta mère et ton père ?

— Ils avaient déjà passé le Hantz¹⁷...

Elle tâtonne, cherche ses mots pour me répondre... Mon père piaffe. Elle finit par bafouiller :

— Tu sais... ici, les gens n'ont rien vu. Ils voyaient des gens entrer et sortir, mais ils ne savaient pas ce qui se passait.

Je suis étonnée, un peu déçue. Et je comprends qu'elle n'a pas envie d'en parler. Et là, Papa s'énerve réellement ; il en bégaye même :

— Arrête Alice ! Ne raconte pas n'importe quoi ; c'est évident qu'ils savaient ! Il n'y avait qu'à les regarder passer sur la route, ces malheureux ! Mais ils avaient peur. Ils tournaient la tête, c'est tout. Que voulais-tu qu'ils fassent ! Tu le sais bien, bon sang !

Ils se chamaillent, à voix basse certes, mais c'est glacé. Ils ont complètement oublié que j'étais là. Et je commence à réaliser que le problème, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé, mais qu'ils ne soient pas d'accord là-dessus. Je ne veux surtout pas que les parents s'engueulent à cause de moi ; qu'après ça fasse une grande scène. Alors je parle d'autre chose ; on visite, vite. Et puis je déclare avoir faim et on va à la boulangerie pour acheter à goûter. Le dimanche suivant, ils m'ont amenée à Verdun pour visiter la citadelle ; et puis encore après, on fait le chemin des Dames et l'ossuaire de Douaumont. Quel enfer ! Quand on sort, sur le par-

17 « Passer le Hantz » signifie avoir franchi ce col qui marque la frontière entre l'Alsace annexée et France occupée.

king, on a même du mal à respirer. Et alors qu'on remonte dans la voiture, manifestement soulagée, Maman lâche, toute guillerette :

— Voilà, comme ça, on a fait aussi la guerre de 14-18...

La guerre propre ! Évidemment, celle-là, on y a droit à chaque fois. C'est la guerre de camouflage, je l'ai déjà compris.

— On a tout fait ! Ajoute-t-elle, avec un soulagement manifeste.

Pour elle, c'était peut-être comme les châteaux de la Loire – une année la rive droite, l'autre année la rive gauche – mais en version dramatique : un dimanche au camp de concentration, l'autre à l'ossuaire. Des vitrines remplies de crânes de soldats. C'était sérieux comme une visite au cimetière et j'avais un peu honte de m'ennuyer. J'essayais d'être comme il faut, mais je ne savais pas trop ce que j'aurais dû faire. C'était embarrassant. J'ai surtout réalisé qu'il y avait eu vraiment beaucoup de morts. Mais tous ces morts, ça ne me disait rien. C'était pas des gens que je connaissais. Ce que j'aurais voulu savoir, c'était nous : qu'est-ce qui s'était passé dans notre famille ? Alors je questionne encore mon père et on reparle des camps.

— Mais, l'Oncle Julien, il n'est pas mort, lui ! Il est rentré... Alors ? Pourquoi il y a un problème avec lui ?

Et Papa qui lâche dans une sorte d'exaspération assez inattendue :

— Oui, lui est revenu. Ils étaient trois à revenir... Trois, tu m'entends, sur tous ceux qui avaient été raflés ! Tous les hommes du village. Tous, tu comprends ?!

— Et toi, t'as pas été emmené ?

— J'étais déjà à Nancy, dans la police.

Il s'agace là. Il a l'air fatigué et triste aussi. Je baisse la tête, je me sens embarquée dans une histoire inquiétante :

— Pourquoi ils ont été emmenés ?

Mon père s'affaisse. Sa voix est étrangement sourde, étouffée, comme asphyxiée.

— Les représailles, Ariane ; les uns résistent, les autres encaissent...

Et il ajoute, un sourire amer lui barrant le visage :

— Bon allez, ça suffit : on rentre à Nancy.

Et il démarre la voiture. Après, il m'a juste dit, un peu en douce :

— L'Oncle Julien a été torturé. Il y avait un médecin dans son camp.

Il précise : Le camp de Dachau ! Moi, ça ne me dit rien mais pour lui, ça a l'air important.

— Et ce médecin était un homme monstrueux, un fou. Il a fait des expériences médicales sur Julien.

Il relève la tête pour s'assurer que je suis :

— Comme sur une souris de laboratoire, tu comprends ? Il l'a traité comme un simple cobaye ! Il lui a injecté des produits – on ne sait pas lesquels – c'est pour ça qu'il est malade...

On dirait qu'il est épuisé, qu'il reprend son souffle, avant de conclure :

— Et voilà qu'il devient aveugle, maintenant !

D'accord, je comprends. Il n'a pas eu de chance non plus l'Oncle Julien, comme Tante Juliette. Alors c'est pour ça qu'il a le droit d'être méchant et qu'on ne doit rien dire. Bon, d'accord. Mais ce n'est pas tout à fait juste parce qu'on n'y est pour rien nous ; on ne lui a pas fait de mal.

Et au retour dans la voiture, toute seule à l'arrière, je réfléchis et je réalise : c'est quand même incroyable qu'après ça, on passe tranquillement la frontière pour aller faire des courses à Kehl. Et qu'en plus, ils soient tous très agréables et même souriants. Tout le monde a l'air content de se voir. Même Maman y va avec plaisir chez les Allemands et ils ne sont pas fâchés que des Français viennent chez eux. Je ne pense pas que j'ai compris tout ce qu'il fallait.

Ces visites, c'était triste et puis j'avais honte, sans que je sache pourquoi. J'aurais préféré qu'ils m'expliquent simplement ce qui s'était passé pour la famille. Mais ils n'en avaient pas du tout

envie. Alors maintenant qu'on a fini les visites officielles, je ne vais plus rien demander. Je vais les laisser tranquilles.

Un jour, je débarque chez Patty, directement en revenant de l'école. Je suis à l'aise chez eux. Je rejoins la grand-mère dans la cuisine. Elle prend son goûter. Elle est en train de se beurrer une tartine.

— T'en veux une ?

— Oui.

Je m'assieds à côté d'elle. J'attends ma tartine. Je suis bien avec cette vieille dame qui me parle, qui me raconte l'Avant. Elle répond toujours à mes questions. Pas comme les parents ! Et tout en parlant, je la vois qui retourne la tartine, la tient en équilibre sur sa main – en creux comme une huître – et beurre l'autre côté ! Je suis sidérée. Elle le voit :

— Tu sais ma fille¹⁸, j'ai tellement manqué en camp¹⁹, que je me suis promis – si j'en revenais – de beurrer ma tartine des deux côtés toute ma vie. Je le fais. Je l'ai mérité.

Voilà, c'est concret. C'est mieux que dans ma famille. Cette grand-mère, elle ne se plaint pas, elle ne fait pas de secret, ni de mensonge. Elle beurre sa tartine des deux côtés : Toujours ça de pris, qu'elle dit !

Ces gens-là, ils en avaient sûrement soupé d'être juifs. Ils ne le rejetaient pas, mais ne le revendiquaient pas non plus. Je ne pense pas qu'ils étaient pratiquants. Ils devaient faire partie de ces victimes de l'Holocauste qui avaient pris leur distance avec la religion. Ils étaient devenus des laïcs de culture juive, tout comme Maman était une laïque de culture catholique.

18 Appellation affectueuse et inclusive, sans qu'Ariane soit sa fille.

19 Camp de concentration – ou extermination, – où la grand-mère, sa fille et son gendre, parents de Patty, ont tous été déportés.

RÉVOLUTIONS

En juin 1967, je fête mes dix ans. L'ambiance est anormalement tendue à la maison. Il se passe quelque chose, mais je suis écartée. Envoyée à nouveau – trois mois complets tout de même – chez les bonnes sœurs de Saint-Just-Ibarre. Ça veut dire que je rate la fin de l'année scolaire et le début du CM2... Pourquoi ? Maman n'a pas l'habitude de sacrifier l'école. La seule chose qu'on me fasse savoir, très clairement, c'est que ça ne me regarde pas. Les années s'empileront méthodiquement, dans un silence de plomb, avant que je donne un coup de pied involontaire dans cette fourmilière.

Véro a quinze ans. Elle a réussi le pari des classes d'accueil. Elle est orientée en seconde scientifique au lycée Beauregard. Je suis très fière d'elle. Durant ce long été, Hector va lui donner des cours de math. Il est formidable mon beau-frère, calé en math, en sciences, en botanique, en agronomie, dans toutes les matières scientifiques. Papa est un littéraire, Hector un scientifique : je me sens riche. Il est aussi passionné de politique que Papa. Il m'explique tout. Il est vraiment disponible et tellement cultivé : il connaît une foule de choses en plus des sciences. Des choses que même mon père ignore ! Par exemple, Papa connaît la politique dans l'Histoire. Il dit toujours qu'il faut bien comprendre comment on en est arrivé là. Hector, lui, connaît l'histoire politique

des pays du monde entier. Il m'explique la colonisation, puis les révoltes, les guerres, la décolonisation et le tiers-monde. Il m'explique aussi l'esclavage et le racisme.

Les enfants du Biafra ne sont plus seuls sur le podium du malheur provoqué par les Blancs. Je ne réalise pas que le mille-feuille s'étoffe ; d'abord la guerre et les camps, puis les collabos et les autres, les enfants noirs qui meurent ensuite, et enfin les colonies, l'esclavage... Mon éducation m'introduit progressivement à un mea-culpa interminable. La France n'est plus à mes yeux un beau pays, mais un pays riche qui en profite. J'ai un peu honte d'être française ; je suis aussi embêtée quand je pense à la famille d'Hector qui a tant souffert à cause de nous. J'entends ce qu'il m'explique, je me sens impuissante, je me force à être compréhensive avec lui, je fais bonne figure. Ça ne va pas racheter ce qu'on fait les autres avant, mais c'est mieux que rien. Parce qu'il sait de quoi il parle, mon beau-frère : ses ancêtres ont été déportés d'Afrique en France d'outre-mer pour devenir esclaves des Blancs. Et depuis qu'il est venu en métropole pour faire les classes préparatoires à Bordeaux, j'ai bien compris que lui aussi a dû supporter le racisme. Il n'insiste pas, mais ça a été difficile son intégration ici. Je ne la ramène pas, mais j'ai réellement honte et j'ai très envie de lui prouver qu'on n'est pas tous racistes. En tout cas, pas nous, les Gildenkranz.

Donc je pars en colonie tout l'été. Ma mère s'occupe beaucoup de moi. Peut-être est-elle un peu embêtée quand même de m'écarter si longtemps ? Elle ne me donne pas d'explication. Cette colonie, je la connais hélas puisque j'y ai passé un mois et demi l'année précédente. Mais comme d'habitude, en rentrant je n'avais pas commenté.

— Ça s'est bien passé ?

— Oui, ça va.

Évidemment, je suis soulagée d'être rentrée, c'est tout. C'est fini donc ça va ! Je veux simplement ne plus y penser, encore moins en parler ! Je n'ai rien dit pour ne pas faire d'histoire et j'écope de trois mois supplémentaires chez les bonnes sœurs du Pays basque ! Si j'avais su, j'aurais râlé, et vertement en plus. Trop tard ! Toutefois, je découvre vite que, cette année-là, tout est spécial. D'abord, Maman m'envoie chaque semaine un colis de revues et d'autres livres pour la jeunesse. Même des bandes dessinées. Normalement, elle est contre : Mauvaise littérature ! Et aussi des friandises, d'énormes sacs de bonbons. En plus, elle me téléphone tous les dimanches. Et on n'a toujours pas le téléphone à la maison. Je ne sais pas où elle va pour m'appeler. Tout est donc absolument inhabituel, inexplicable. Pour tout dire, c'en est même intrigant. Elle me gâte comme jamais elle ne l'a fait. Mais je ne sais toujours pas pourquoi elle m'a éloignée de la maison.

— Pourquoi, cette année, on ne va pas en vacances à la mer ?

Pas un mot en réponse. Un silence sidéral. Je mijote donc trois mois complets dans le bouillon des bonnes sœurs ; chaque jour un aller-retour au fronton. C'est un grand mur planté au milieu de nulle part, avec une placette devant. Il est en haut d'un raidillon qu'il nous faut grimper sous le soleil. C'est un endroit sans intérêt aucun dès lors qu'on ne peut pas jouer à la pelote basque. Et comme il n'y a pas de chistera dans cette colonie... Aucune activité, rien, un désert ! Le pire a été – au bout d'un mois et demi – de voir partir la première fournée de filles. Elles étaient si heureuses de rentrer enfin chez elles ! Les voir partir et attendre, seule avec les bonnes sœurs, l'arrivée de la deuxième fournée ! Découvrir le fronton avec les nouvelles... Ça va aller, me susurre Chris en sous-titrage continu.

Sur ce, l'obstination de ma mère à me téléphoner – toujours au

milieu de la sieste ce qui exaspère la mono – est un délice. Je hais la sieste. C’est une torture. La mono qui surveille un grand dortoir où s’alignent cinquante lits, passe dans les rangs et frappe avec gourmandise toute gamine qui bouge ! Ce qui veut dire qu’elle gifle plutôt violemment la jambe de toute malheureuse qui aurait osé remuer ne serait-ce qu’un orteil ! Elle est méchante, ou folle, ou les deux. Ou alors elle s’ennuie, elle aussi ; peut-être que ça l’occupe ces rondes vengeresses dans le dortoir ? Je suis révoltée.

Et le quatorze septembre, ayant déjà raté d’une semaine la rentrée scolaire – ce qui pour moi équivalait à un supplice – je vois arriver M^{elle} Cumet, l’assistante sociale de la police et excellente copine de Maman. D’habitude, elle me fiche la trouille. Un dragon, dit Papa en rigolant. Mais il l’apprécie, moi pas. Elle débarque le dernier jour pour convoyer le troupeau de gamines jusqu’à Nancy. Parce qu’il n’y avait que des filles, chez les bonnes sœurs, évidemment. Mais ça n’était pas pour me déplaire. Les garçons, avec Didier, j’étais un peu réticente. Déjà que je n’avais eu que des cousins, et des grands en plus. C’est la première fois que je suis tentée de lui sauter au cou, à M^{elle} Cumet ! Pourtant c’est une femme autoritaire, une bourgeoise très stricte, très sûre d’elle, très impressionnante à mes yeux. Mais là, franchement, c’est comme si elle était de la famille, je l’adore. Mon envie de hurler, crier, casser, bref me révolter, trouve très vite à s’exprimer. J’avais oublié l’enfer des voyages. Nancy-Paris – changement de gare – puis Paris-Pau, dans des trains confortables comme des brouettes, lents comme un régiment de vieilles ; et c’est donc la même chose au retour ! Dans ma joie du départ, j’avais oublié ce long détail. Et la perspective de toutes ces heures de train, assise dans un compartiment de chemin de fer sans aucun confort, m’in-supporte. Pas de couchette hein, assise ! Alors, pour mes neuf ans, j’avais accepté. Pour l’aller à mes dix ans, j’avais encore accepté.

Et là, au retour, je n'accepte plus. Déterminée, je monte m'installer dans les filets à bagages. J'empile tout ce que je trouve comme vêtements pour m'improviser un substitut de couchette et je m'allonge pour dormir. Je suis petite, pour une fois ça va me servir !

— Mais tu es folle ! Et si tu tombes ?

— M'en fiche.

J'ai dormi toute la nuit et j'étais fière de m'être révoltée ! M^{elle} Cumet n'a rien dit ; ou elle a fait comme si elle ne voyait rien : elle a peut-être joué à « comme si » elle aussi, parce qu'elle avait forcément réalisé que, pour moi, la coupe était archipleine ! Une de ces révoltes très futiles, mais qui comptent tellement pour La Bonne Gosse.

Rentrée à Nancy, absolument décidée à faire la gueule un bon moment, je ne tiens même pas le temps nécessaire pour aller de la gare jusqu'à la maison. Comme d'habitude, je suis trop contente de rentrer pour me taire. Je ne sais toujours pas ce qui s'est passé pendant que j'étais en exil, je m'en fiche : l'essentiel c'est la rentrée ! La vie reprend : je suis très impatiente à l'idée d'aller en CM2, même avec une semaine de retard. La maîtresse, M^{me} Voilin, a eu Véro comme élève. Manifestement, celle-ci lui a laissé un souvenir cuisant. J'entre, elle me dit :

— Mets-toi là...

Elle désigne du doigt le pupitre qui est immédiatement devant son bureau, la place de la dernière de la classe ! Dès que je suis assise, elle s'installe à son bureau, puis elle se saisit d'une longue baguette en bois, la brandit jusqu'à la poser sur mon épaule et déclare sentencieusement :

— Tu vois, je ne veux pas te voir bouger ; je t'ai à l'œil : je les connais les Gildenkranz...

J'avale ma salive, difficilement, le regard réfugié dans mes mains. J'en pleurerais. Elle se comporte exactement comme les

bonnes sœurs que je viens de quitter. Mais je ravale mes larmes : on a sa fierté ! Je ne sais pas ce que Véro lui a fait. Et comme elle est particulièrement injuste à mes yeux, rétrospectivement je suis plutôt contente que Véro l'ait manifestement fait damner. Au bout de quelques semaines, sans autre commentaire, M^{me} Voilin me dit :

— Tu vas déménager. Va t'installer à cette place... Elle désigne une place, plus loin, dans la classe, une place normale. Elle ajoute quelque chose comme :

— Tu ne ressembles pas à ta sœur.

On a fait la paix pour un moment.

Cette année de CM2 est plutôt tranquille. J'apprends à nager. C'est essentiel. Je grandis enfin, je lis autant que je veux ; tout va bien. À l'école, je découvre d'autres plaisirs que l'Histoire et la récitation : les exercices d'arithmétique avec les trains qui se croisent, les baignoires qui fuient... J'en raffole. C'est un challenge formidable. Je suis enthousiasmée. Je suis fière aussi, car je réalise que la maîtresse est épatée. Tu as la bosse des maths, qu'elle dit. Je m'enthousiasme un peu trop parce que c'est la première fois qu'on me dit que je suis douée en quelque chose. Un jour, je lui ramène mon cahier avec un exercice résolu en seize étapes : beau raisonnement logique. Je suis fière. La maîtresse regarde puis me jette :

— Le résultat est juste, mais le raisonnement n'est pas bon. Recommence.

Je discute :

— Mais puisque le résultat est juste, le raisonnement est forcément bon aussi ? Il peut y avoir deux raisonnements possibles, non ?

Elle refuse. J'insiste. Elle aussi. Je suis révoltée. Je me sens forte, légitime à revendiquer. À voir Les Grands argumenter sans cesse à la maison, protester, ergoter, les compétences se sont

transmises sans doute ! Et aussi l'appétence : se sentir légitime à réfléchir, se forger une opinion et s'y tenir ; donc défendre son point de vue, même si la maîtresse n'est pas d'accord. Je me souviens de ce moment avec précision. J'ai la conviction intime que j'ai raison de ne pas me plier à son point de vue, même si elle attend que je m'incline parce que c'est elle, la cheffe. Je ne sais plus comment ça finit, du moins ce jour-là. Mais j'ai compris que j'étais allée trop loin parce que cette maîtresse-là n'apprécie pas du tout qu'on lui tienne tête. La fin d'année sera tendue. Je m'entraîne encore à patienter : ça va aller. J'ai appris que je devais savoir me taire.

Finalement, mis à part les exercices d'arithmétique – et la piscine où j'apprends à nager ce qui sera essentiel pour les années suivantes – je m'ennuie méthodiquement. J'avais attendu la grande école avec une vraie ferveur et – le CP mis à part – j'ai littéralement l'impression d'avoir survécu laborieusement au désert de ces années de primaire qui n'en finissent pas.

Sans le réaliser, j'ai pris l'habitude de remplir chaque seconde d'une activité mentale fébrile. Parce que je m'entraîne à être ailleurs, très ailleurs, tout en restant là. Avoir une mémoire résiduelle qui traîne pour pouvoir réagir lorsque : Ariane, tu rêves encore, qu'est-ce que je viens de dire ? Je régurgite alors sans réfléchir les sons capturés par ma mémoire de perroquet, juste des sons... Parfois j'y arrive sans problème et la maîtresse est agacée parce qu'elle sait bien que je n'écoutais pas. Parfois je suis moi-même surprise d'entendre les mots qui sortent de ma bouche. Comme si mon cerveau avait vraiment enregistré à mon insu. Je m'excuse en regardant la maîtresse droit dans les yeux, qu'elle comprenne que je m'excuse vraiment. Parce que c'est vrai. J'aimerais être attentive. Mais je n'y arrive pas. Je fais un effort mais ça ne dure pas : mon esprit s'évade. Je reprends posément l'entraînement.

L'esprit flotte, à moitié présent à ce qui se passe, à moitié dans l'air, attentif à rien de particulier, nulle part. C'est un jeu, une occupation un peu ludique mais qui ne plaît pas à la maîtresse.

J'attends donc le collège avec l'espérance irrationnelle qui m'avait portée jusqu'au CP. Je patiente, je lis et j'interroge incessamment mon père, sur tout et sur rien. C'est toujours ma télé, Papa. Et je me réjouis des fréquentes visites d'Hector. En effet, il passe souvent le week-end avec nous depuis qu'il vient régulièrement en France. Il a de grandes responsabilités au ministère maintenant. Carole, elle, reste outre-mer.

La sanction de la maîtresse allait tomber en fin d'année. En effet, en choisissant de nous mettre dans une bonne école « hors secteur », Maman nous avait donc introduites dans une école de bourgeois par la porte de derrière, en quelque sorte. J'avais très vite compris que je n'étais pas tout à fait à ma place. Je m'étais faite petite.

Aurait-il mieux valu se sentir riche dans une école de pauvre ? Non, évidemment que non, du moins pas dans le long terme. Mais c'était une forme d'ascèse, pour la gamine, d'être là tout en veillant à « rester à sa place ». C'est-à-dire en dissimulant scrupuleusement tous les indices révélateurs de ses origines roturières. Apprendre la manière d'être, de penser, de parler de ces gens si bien élevés, si sûrs d'eux, si sereins quant à leur avenir : un stage indispensable pour tout caméléon social doté d'un tant soit peu de bonne volonté.

En tout cas, M^{me} Voilin n'était pas dupe de cette usurpation. Les enfants Gildenkranz n'avaient pas leur place dans sa classe, elle nous supportait... Je n'ai pas passé l'examen d'entrée en sixième. Il a été supprimé cette année-là et la maîtresse de CM2 était désormais chargée de décider de mon orientation. Lorsque

Ma mère m'ayant prévenue d'un petit problème dans ma chambre, je m'y étais précipitée, un peu inquiète tout de même. Ayant poussé la porte, mon geste est aussitôt suspendu tout comme ma respiration. Les bras m'en tombent. Elles sont là, à mes pieds ; dégradées, violentées jusqu'à la destruction puis amoncelées dans un désordre indescriptible, donc méprisées et même détestées c'est sûr : toutes mes affaires, même mon petit tabernacle est démoli, le polystyrène explosé ; tous les attributs de mon intimité. Tout moi quoi ! Tout est dévasté, jeté à terre – en vrac – comme piétiné.

Stupéfiée d'abord, je me ressaisis ; je ressors en trombe et vais voir ma mère. Je ne comprends pas qu'elle me laisse seule avec ça, juste pour une conversation avec Marcel. Je lui en veux à celui-là. Je le déteste même. Hypocrite, mielleux, il porte des lunettes aux verres teintés comme l'Oncle Julien : lui aussi se cache. Qu'est-ce qu'il dissimule, ce mec-là ? Il est trop mielleux avec elle. Pour un peu, je le soupçonnerais aussi de la draguer. Désorientée, mais agacée aussi, je vais donc la trouver :

— Pourquoi elle a fait ça, Véro ?

Je la dérange, c'est évident. Elle m'avait complètement oubliée. Elle s'interrompt, me fixe l'air égaré. Elle semble réfléchir. Il y a quoi à réfléchir ?

— Je ne sais pas ce qu'il lui a pris.

Et elle reprend sa conversation avec Marcel. Je n'existe plus ; il n'y a pas de problème me concernant selon elle. C'est comme si elle me claquait la porte au nez. Je suis tellement effarée que je ne réplique pas et repars dans ma chambre. Je m'affale sur le lit. Chris est là, muette. L'ange-gardien est en panne sèche. Elle ne trouve rien à dire mon âme-sœur. Ou je n'entends rien. Ou je ne l'écoute plus.

La destruction de mon petit royaume personnel résonne comme un tocsin. Je n'y comprends rien. Ça confirme toutefois cette impression persistante qu'il se passe quelque chose d'anormal. Hector entre pour me parler. De passage en France, il est venu avec son frère. Une chance, Carole n'est pas là : cela m'évite ses commentaires. Il cherche à me réconforter. Pour me donner une contenance j'envisage de ranger mes affaires. Il faudrait mettre à la poubelle tout ce qui est cassé, souillé par les fioles de lotion qui ont été cassées. Je déplace inutilement les objets. Machinalement parce que j'ai la tête vide. Je suis incapable de prendre la moindre décision. Je frime devant lui ; j'essaye de jouer la Grande qui assure. Mais je ne fais rien de bon. Dès qu'il a tourné le dos, je m'effondre sur le lit. Je prends Chris dans mes bras : je cherche la cabane. Elle est inaccessible. Elle semble dévastée elle aussi. Ou alors mon ange-gardien est aphone. Ou alors le stock de poudre d'escampette est épuisé. Je reste un moment échouée en travers du lit. J'entends des voix à la cuisine. Des bruits de vaisselle. Les Grands sont occupés. Je n'intéresse personne. Un peu plus tard, je vole discrètement une lame de rasoir dans le tiroir de mon père :

— Faut faire attention hein, c'est dangereux, disait-il toujours.

Ben oui, je sais, justement... Rentrée dans ma chambre, je saisis la poupée de toujours avec ses magnifiques cheveux auburn ; je lui lacère méticuleusement la poitrine au niveau du cœur. Un copeau de plastique se détache ; je poursuis. Je suis en train de lui taillader le cœur à Chris.

— T'avais tout faux ma vieille ; ça marche pas d'être patiente et gentille.

Et je la jette dans un coin. Elle ne répond pas, ou alors je n'entends plus rien. Un peu plus tard, affolée de ce que j'ai fait, je me relève précipitamment ; je la saisis et la serre contre moi, le cœur

battant. Je lui parle, je la rassure, je la cajole puis sur une impulsion, je vais chercher de quoi soigner sa plaie. Je me souviens d'avoir désinfecté la balafre dans le plastic, d'y avoir appliqué du Mercurochrome, une compresse et de l'avoir fixée avec du sparadrap. Je l'ai correctement soignée et réconfortée, ma poudre d'escampette. Je lui ai expliqué ce qu'il s'était passé ; pourquoi j'étais très en colère contre elle. Et je me suis excusée aussi, de lui avoir fait du mal. Mais quand tout cela s'est terminé, tout ce rituel qui n'était pas un jeu – je ne sais pas quand – j'ai pris une boîte en carton et j'ai déposé délicatement ma poupée de toujours dedans.

— Ta meilleure amie, disait Maman.

Je l'ai recouverte avec un tissu bien chaud et je l'ai remise au grenier dans cette boîte qui lui faisait un lit, mais qui était aussi un cercueil. Chris, ma belle poupée aux cheveux longs, la dernière de ma longue lignée de poupées qui, toutes, s'étaient étrangement appelées Christine. Je crois l'avoir oubliée immédiatement après l'avoir déposée : « Adieu Chris ! » et la porte de l'immense armoire du grenier s'était refermée sur elle dans un couinement.

Elle restera longtemps confinée aux oubliettes du passé. Cet espace obscur – un peu tiédasse et vaguement nauséabond – dans lequel on placardise les choses désagréables, les souvenirs encombrants aussi. Elle faisait partie de l'Avant désormais ; comme Véro, mon ancienne sœur, celle qui me protégeait. C'était Avant. Il me semble que j'ai même oublié de pleurer. La situation était trop sérieuse pour se laisser aller à ça. C'était plus vraiment le moment de jouer à la Petite, n'est-ce pas ? Fallait bien avancer et seule cette fois. Elle aurait été contente Carole, elle qui se moquait tant de moi et de ma poupée :

— Une Grande ne joue plus à la poupée ! Tu ne peux pas la lâcher à ton âge ? Quand même !

CHANGEMENT DE PLANÈTE

Je vais donc entrer au collège. Je me crois évoluée parce que je suis féministe par ma mère et socialiste par mon père, mais je ne suis qu'une fillette encore, naïve, coincée dans un corps qui m'est étranger, qui m'inquiète et m'encombre. Une gamine qui joue à être celle dont rêve sa mère ; tout ça dans une famille bien plus traditionnelle qu'elle le croit. Une gosse qui se revendique libérée, mais qui mène une vie d'avant-guerre ! Car cette famille relève plutôt d'un clan de Vosgiens que la guerre a propulsés en ville et qui abordent les Trente Glorieuses, et les évolutions de la société, avec beaucoup d'appréhension. Nancy, c'est la France de l'Intérieur bien loin de leurs racines. Une transplantation qui ne réussit pas si bien que cela. Je grandis donc dans une famille de montagnards transplantés et inquiets qui tient un peu de la secte.

Mon emploi du temps est aussi millimétré que celui d'un bagnard. Indépendamment des séjours systématiques dans les Vosges, il y a d'abord l'école qui m'occupe jusqu'au samedi après-midi – mai 68 n'a pas encore imposé le week-end – mais aussi le catéchisme casé le jeudi matin et « l'ouvrage » à la paroisse tous les jeudis après-midi. Les bonnes sœurs y dressent sainement toute cette jeunesse en dispensant des cours de couture et de broderie, systématiquement assaisonnés de leçons de morale. L'idée est que ces futures mères de famille y apprennent à broder leur

trousseau. Des filles de tous âges y passent de longues heures, côte à côte, à tirer l'aiguille en papotant. Cet espace clos est une parenthèse intime formidable pour l'éducation sexuelle des donzelles entre fil de lin et coton à broder. Quand les nonnes sont ailleurs évidemment. J'adore écouter les grandes qui chuchotent entre gloussissement et « chut... », fort peu discrets, quand approche la bonne sœur de service. Et le dimanche matin, je me coltine la messe – toute seule, Véro ayant gagné enfin sa liberté de conscience – tandis que l'après-midi, je retrouve la troupe des Jeannettes puis des Guides – jupe plissée bleue marine, foulard jaune et béret – avec tout le cérémonial scout catholique, prières comprises. Avec le temps, le scoutisme a en effet remplacé le cinéma de la paroisse. Sans doute depuis que ma sœur est casée en internat. Sa présence ne m'avait pourtant pas protégée du satyre du cinéma. Mais ça, les parents ne pouvaient pas le savoir. Donc entre l'école et les activités à la paroisse, le jeudi et le dimanche, ma semaine est saturée. Et pour le cas où la ville serait source de tentations, les vacances – toutes les vacances, dimanche compris – sont le plus souvent passées loin de Nancy qu'il s'agisse des Vosges, des colos, ou de la mer. Pourquoi n'ont-ils pas envisagé de mauvaises rencontres à la paroisse ou dans la famille ?

Et toujours pas de télé, pas de copine de classe non plus – l'école est trop éloignée de la maison – toutes les élèves habitent donc près de l'école sauf moi. Et puis :

— Après l'école, tu rentres hein, tu ne traînes pas !

— Non, bien sûr que non.

En y réfléchissant, je n'avais guère la possibilité de me faire des copines pas plus à la paroisse qu'ailleurs puisque l'église, à proximité immédiate de l'école, n'était pas non plus celle de mon quartier. Mais ça ne me manquait pas. Je n'y pensais même pas. Une fois j'étais bien allée chez Marie-Hélène, une camarade de

classe qui habitait près de l'école : juste quelques minutes pour qu'elle me montre sa tortue. C'était tellement exceptionnel que j'en ai gardé un souvenir très vif et que son visage est encore net dans mon esprit.

•

À y réfléchir, j'aurais pu au moins inviter des enfants en vacances. Maman aurait été d'accord. Il est possible que je me sois sentie trop pauvre pour les filles très bourgeoises de l'école. Je ne sais pas. Et je ne suis pas sûre que j'ai eu l'envie de faire entrer une gamine normale dans ma famille si bizarre. J'imagine que spontanément, je cloisonnais. J'avais conscience des secrets, des souffrances cachées. J'avais honte de mes parents aussi. Pas de ce qu'ils étaient, mais de leur fragilité, de ce qu'ils ne savaient pas être heureux comme les autres parents. Du moins je croyais que les autres étaient heureux. Et j'avais peur de ces drames qui explosaient comme des bâtons de dynamite sans prévenir, à la moindre étincelle. L'instabilité des humeurs, le sentiment d'insécurité quasi constant, tout cela ne m'incitait pas à introduire à la maison des gens de l'extérieur.

Pas plus que d'en parler d'ailleurs. J'ai attendu d'être adulte pour imaginer parler de ma famille et si peu. Je n'aurais jamais pris le risque de les voir incompris voire mal jugés. Henriette, puis Armand m'avait suffi ! Mon souci, c'était d'isoler ma petite famille, même bancale, de la réalité des autres. Les protéger de l'extérieur, du monde. Peut-être est-ce le désir de les protéger du monde qui me retenait à l'intérieur. Peut-être que je participais ainsi à créer ce ressenti d'un huis clos quasi sectaire.

J'étais une vieille dans un corps de gosse. Mes frères et sœurs me reprochaient régulièrement d'être trop sérieuse, toujours raisonneuse.

Donc sans doute aucun, je suis une vraie Gildenkranz ! Du camp des nerveux froids « comme Armand » d'après Maman, mais mon frère me renie. Heureusement, mon père est là qui m'a déjà bien affranchie sur ces histoires d'étiquettes qu'on colle aux gens. Ces logiques d'appartenance ; ces catégories qui vous fichent dans la panade si vous n'êtes pas dans la bonne ! Mais c'est moins problématique depuis que j'ai découvert que tout le monde faisait ça. Même les juifs le font. Eux aussi forment une sorte de famille et croyez-moi, on n'y entre pas facilement même si on est gentil et qu'on a un nom juif ! Une drôle d'histoire...

•

— Maman, je me suis fait deux amies au collège.

C'est assez incroyable. Je ne suis pas habituée. Ce n'est pas que je ne m'entende pas avec les filles de ma classe – je n'ai jamais eu de problème avec les autres – mais je ne cherche pas la relation et on ne vient pas me chercher. Je suis donc sidérée de me retrouver avec deux amies si sympathiques d'un coup. Je n'ai rien fait pour mériter cela.

— Pas juste des copines de classe, hein Maman, de vraies amies. Maman est circonspecte, mais contente.

— Et elles m'invitent samedi après-midi à un anniversaire.

Un jour, Édith m'avait abordée pour me dire :

— Samedi, on va fêter mon anniversaire, tu viens ?

Cela va de soi, j'étais d'accord. Contente, mais contente !

— C'est là, avait-elle ajouté.

Elle m'avait montré un bâtiment moderne qui est juste à côté du collège. Lorsque j'y entre, je découvre une grande salle complètement décorée et grouillantes d'enfants d'âges différents. Tous sont très sympathiques avec moi. À un moment dans

l'après-midi, alors que la fête bat son plein, je demande sur une impulsion :

— Au fait, pourquoi cette salle s'appelle André Spire ? C'est qui ?

Un grand blanc s'installe. Comme si une pluie de glaçons tombait du plafond.

— Tu ne connais pas ?

— Non.

— Mais tu es bien juive ?

— Non.

Un silence. J'ai compris : c'est à cause de mon nom. Je ne suis pas celle qu'il faut. Dans ma tête, c'est la castagne : Ben oui, ma belle, y a erreur sur la marchandise, faut t'en aller ; et faire bonne figure, hein !

Elles ont été gentilles tout de même. L'après-midi s'est achevé lentement : j'étais dégrisée. J'avais saisi quelque chose de totalement nouveau. Je me découvrais une "même pas juive". J'avais l'habitude de ne pas être ce que je devais, ce qu'il aurait fallu pour les autres. Pour Maman, pour Carole surtout. Et face à Édith et Esther, je n'étais toujours pas moi – juste une gamine – j'étais encore en défaut, pas ce qu'il fallait.

Je suis sortie du centre André Spire avec en tête une drôle de petite ritournelle : T'as tout faux ma chérie ! T'as tout faux et à tous les coups. Pour ceux qui n'aiment pas les juifs, t'as le tort d'être juive à cause de ton nom. Tu n'y peux rien de porter ce nom alors que tu n'es même pas juive, que tu te colles le catéchisme depuis des années et même la messe, mais t'as tort quand même parce que « y a la religion et puis y a la race ».

Et avec les juifs, t'as le tort immense de les décevoir en n'étant pas juive alors que tu portes un nom juif ; parce que pour ceux qui te voudraient juive à cause de ton nom justement, ce seul nom ne suffit pas ! Pire, il y a comme un soupçon ; pour un peu, ils t'en voudraient de s'être trompés à ton sujet !

Au retour, Maman m'a écoutée et m'a demandé :

— Elles s'appellent comment, tes amies ?

— Elles s'appelaient Édith Rosenstein et Esther Rosenblum.

J'avais utilisé l'imparfait parce que c'était fini, les amies. Elles sont restées de bonnes camarades, Esther et Édith. Mais plus jamais, elles ne m'ont invitée à une fête. J'en ai gardé une vraie règle de communication : d'abord toujours dire aux juifs qui me croient des leurs que je ne le suis pas ; ensuite, dissimuler par principe aux antisémites qui me croient juive que je ne le suis pas. Logique : une sorte de loyauté d'une pseudo-juive avec les vrais juifs ! C'est peut-être étonnant, mais c'était évident pour moi.

J'avais aussi renoncé à parler de réincarnation, de toutes les histoires de Papa et de sa mère médium. Là, c'était vraiment trop compliqué. J'avais essayé pourtant ; ils m'avaient prise pour une piquée, les autres, ceux du dehors de la famille. Vaut mieux ne rien dire des histoires de religions et tout ça.

•

Pourtant, théoriquement plus personne n'est antisémite dans les années 60. L'Holocauste est censé les avoir tous convaincus. Faut plus dire du mal des juifs. Mais même pour une fille de douze ans, la réflexion de la mère de Sabine, ma copine de classe, était transparente :

— On dira ce qu'on veut, mais rien qu'à te fréquenter, on voit à qui on a affaire !

Si j'insiste, je sais qu'elle va abonder en compliments sur les juifs : ne pas en dire de mal surtout ! C'est l'antisémitisme travesti des années soixante et soixante-dix. J'étais déjà habituée : réagir au mieux selon les circonstances. S'adapter.

Alors, la mère de Sabine, je la regarde et je souris d'une

manière ambiguë, un peu comme si je ne comprenais pas tout à fait. Ni oui, ni non. Je renonce à rectifier ou commenter. Je ne lui dis pas que je ne suis pas juive : je vais la vexer de son erreur de jugement qui révèle en outre une discrimination antisémite manifeste. Ou alors, je vais la décevoir tout simplement. Peut-être qu'elle les admire réellement les juifs, si instruits, si intelligents, si artistes, qu'elle dit. Je n'ai pas envie de la blesser ou de la contrarier. J'aime bien ma copine Sabine. En plus, on m'a déjà répondu, histoire d'avoir le dernier mot sans doute :

— Oui, bien sûr que t'es pas juive, t'as même fait ta communion, mais tu le sais, y a la religion, mais y a la race aussi...

Et dans le même ordre d'idée, en magasin il y avait les juifs qui me récusait comme telle – normal, je suis catholique – mais aussi ceux qui, inversement, m'adoptaient quand même : Y a la religion, mais y a aussi la race ; tu seras toujours des nôtres, ma fille !

Des juifs qui ont adopté le discours antisémite le plus radical, l'approche raciale ! Celui qui les a justement conduits à l'Holocauste ! Mon père m'avait expliqué la différence ; l'antisémitisme fondé sur la religion ou la race :

— Si c'est une affaire de race, les convertir ne sert plus à rien pour qui veut les faire disparaître... Il n'y a plus qu'à les tuer, tu saisis ?

Oui, j'avais compris. La graine des Droits de l'Homme était semée déjà. Fallait juste arroser. J'avais surtout intégré son discours, que toutes ces histoires de religion, c'était généralement du pipeau, un prétexte à autre chose. Les plus dangereux, c'étaient ceux qui se fichaient de la religion et qui s'en servaient simplement pour me chercher noise. Ils me faisaient peur parfois, les professeurs notamment. C'était difficile de s'adapter pour ne pas être mal vue. Durant quelques mois, j'avais même supporté la

désapprobation de mon nouveau prof de maths. Je l'agaçais, je sentais qu'il me jugeait, je n'étais pas comme il fallait. Écartelée, je devais soit m'adapter, soit l'affronter. Affronter ! La Bonne Gosse ne savait pas trop faire. Ce que je voulais, c'était qu'on m'aime, d'avoir des copines et tout. Je m'en fichais du reste. J'étais même d'accord à être juive s'il le fallait puisque d'être catholique ne m'empêchait même pas d'être embêtée comme juive, de toute façon. J'avais tous les inconvénients et aucun avantage ! Pourquoi ce qui était si important pour eux ne l'était pas pour nous ? C'est comme des sables mouvants le monde des Grands.

J'avais mis des mois à réaliser que ce professeur qui me faisait grise mine et me reprenait sans cesse, agacé, était juif justement et qu'il me croyait juive aussi. En fait, il se comportait comme un délégué de cette grande famille et veillait à ce que devait être mon comportement. Manifestement, ça n'allait pas. Je parlais beaucoup et trop librement. Pas au format de la bonne petite juive, sans doute. Bonne fille, oui, mais pas juive. Dès que j'avais compris son erreur, je m'étais arrangée pour glisser à ma voisine, bien fort et devant lui, que j'en avais marre d'aller à la messe le dimanche. Tout de suite, il avait pris ses distances. Ouf !

Quoi qu'il en soit, juive ou pas juive, fille ou garçon, Française ou Alsacienne, tout cela n'a rien à voir avec moi. C'est eux qui le disent, les autres, c'est leur définition, pas la mienne. Ça m'embête, un peu quand même. Heureusement que mon père est là pour m'expliquer ces histoires d'étiquettes, et que ça n'a rien à voir avec la réalité.

D'ailleurs paradoxalement, si ces étiquettes me séparent d'eux, elles m'en protègent parfois. Une fois ils m'ont casée dans une boîte, ils me fichent la paix. Comme je suis surtout soucieuse de

me prémunir des moqueries, d'anticiper l'agressivité, de disparaître, me cacher, cela m'arrange. J'ai même un secret plaisir à me savoir dissimulée, mais bien vivante, dans les interstices de leurs étiquettes. Je n'en pense pas moins. J'attends mon heure.

C'est ainsi que j'ai pris conscience de deux choses importantes face à ces sympathiques gamines juives qui m'avaient gentiment écartée dès qu'elles avaient compris que je n'étais pas des leurs. Je ne pouvais pas empêcher que les autres me jugent selon leurs idées ; fallait faire avec. De toute manière, ces étiquettes ne compaient pas réellement, c'était bidon puisque des juifs eux-mêmes pouvaient se tromper ! J'en plaisantais à force. À se tordre de rire que ce soit si important pour eux tous et que ça tienne à rien, absolument rien de réel. J'aurais aimé en rire ; je faisais un peu semblant parce que c'était effrayant aussi. J'étais effarée de découvrir l'évanescence de toutes ces choses. Chacun ses étiquettes, tous claquemurés dans leur tête ; comme ma mère et ma sœur, captives de leurs colères, chacune la sienne. Toutes ces idées sans réalité qui polluaient leurs têtes et les mettaient en guerre ; juste des lettres qui, mises bout à bout, faisaient des larmes et des cris, provoquaient des tragédies. Et pourtant, c'étaient juste des mots, des idées. Alors, à quoi bon mourir juste pour des idées ? C'est comme un coup de tonnerre de réaliser cela. Comme si le monde était un marais où mon esprit pouvait s'enfoncer parce que rien n'y est stable, rien n'y est fondé. À quoi se fier ?

Heureusement, je crois à mon père ; à ce qu'il m'explique ; à son honnêteté si immédiatement perceptible ; j'y crois dur comme fer ! Il n'est pas très courageux face à Maman, mais il l'est dans son boulot ! Par ses opinions aussi, pas très orthodoxes.

Je lui parle, il m'écoute, il est heureux. Il me soulage en m'apportant

UN PUR ESPRIT DANS LA GALÈRE DU CORPS !

Véro n'arrête pas de parler "des mecs". Les mecs par-ci, les mecs par là, avec une intonation un peu affectée et l'air désabusé de celle qui a tout vu ; qui ne veut pas choquer La Petite, mais qui sait, elle. J'ai compris qu'elle ne les aime pas, les mecs.

Moi, les garçons, ça ne m'intéresse pas. J'ai décidé que je serais bonne sœur depuis longtemps. Ça me fait un problème de moins. Et c'est bien ancré dans ma caboche : ça ne va pas changer fastoche. J'ai bien écouté ; c'est tout réfléchi. Il y a eu d'abord Maman qui voulait mourir tellement c'est fatigant d'avoir des enfants. Après, les problèmes de Mathilde avec le bébé qu'elle n'aurait pas dû avoir ; puis son mariage honteux avec une robe courte, même si elle était blanche. Puis son bébé qui est mort. Tout ça pour ça ! Ce mariage n'avait servi à rien. Ensuite les crises avec Carole parce que Maman ne voulait pas qu'elle sorte seule avec Hector ; et enfin la fille si belle qu'elle devait forcément être séduite, puis tomber enceinte et finir malheureuse. Y avait déjà tout ça !

Et maintenant, ils m'ont rajouté la traite des Blanches, les mauvaises fréquentations – drogue et alcool évidemment – et les mœurs légères : tous ces trucs dont mon père n'arrête pas de parler. Et encore ces histoires de putain. Comme si ma sœur pouvait être une putain ! Tout cela sans compter les paniques mensuelles :

la trouille que Véro tombe enceinte, donc la surveillance active du retour des règles. Et puis, le sang ! Parce que ces fichues règles, c'est du sang, c'est carrément dégoûtant ! Ça pue en plus. Ma sœur a toujours peur que ça se voie, que ça fuite. C'est franchement un enfer d'être une femme. En plus, les mecs sont tous des cons – c'est ce que qu'elle dit, Véro. Même Papa, elle le trouve con, maintenant. C'est bon : j'ai compris ! Les garçons, les histoires d'amoureux, la sexualité et le mariage, la maternité... Tout ça, ce n'est pas pour moi. Beaucoup trop dangereux. Je considère donc ces questions de haut et de loin ; de l'air de la fille qui est déjà assurée d'être dégagée de ces contingences.

Ma sœur m'épate et m'inquiète à la fois. C'est une grande maintenant ; elle est déjà adulte. Et c'est une fille libérée. Alors je suis rudement fière qu'elle s'intéresse à moi. Elle m'avait fait la tête presque un mois après la déflagration monstrueuse. Et ensuite, on n'en a plus parlé. On a joué à « comme si ». Comme si ça n'avait pas existé. Elle me parle quand même beaucoup des mecs. À la natation artistique²⁵, c'est tranquille : il n'y en a aucun. J'ai dû insister pour y aller quand elle a décidé de laisser tomber, peut-être parce qu'il n'y avait pas de garçon d'ailleurs. De toute façon, avec sa crise d'adolescence, ma sœur laisse tout tomber. Elle ne râle plus maintenant, elle en a juste marre. De tout. Donc maintenant, c'est moi qui vais à la natation artistique. C'est formidable. Deux soirs par semaine, les mercredis et vendredis soir, je vais à la piscine « Nancy-thermale ». À chaque fois, je tourne en rond comme une toupie tant je suis impatiente d'y aller. Je ne veux même pas dîner, pas faim. Toute la semaine, du samedi matin au mercredi soir, j'attends le moment où je pourrai enfin partir à la piscine. Cela devient obsessionnel. Mon sac est archi-

²⁵ Appelée *natation synchronisée* depuis son intégration aux disciplines olympiques

Et ils causaient, inlassablement. Mais ils ne parlaient jamais que de la périphérie des choses, de ces gens qui telles des ombres insignifiantes semblaient n'exister que pour décorer leur vie. Tour à tour, mes parents égrenaient le chapelet de ces phrases inutiles qui niaient, l'espace d'un soupir, un silence que je sentais capiteux de rancœurs inavouées. Les mots s'écrasaient en perles rares et égoïstes sur l'éternelle toile cirée. Parfois, Papa et Maman se laissaient aller à se taire. Ils profitaient de ce silence fatigué comme d'un répit d'où s'échappaient des regards résignés : ils respiraient un peu, soulagés de cette parenthèse d'oxygène. Moi pas, je suffoquais. J'étais dévorée par l'impatience, le mal-être, l'envie de fuir, alors que j'étais ligotée par la nécessité familiale.

De toute façon, toute parenthèse de silence était vite rompue par Tante Henriette qui s'empressait de rétablir l'ordre autoritaire et stérile de cette salle à manger où tout me semblait comme stupéfié. Elle se levait d'abord pour effacer avec une insistance méticuleuse d'invisibles tâches, jeter d'insoupçonnables miettes ou fermer, sans bruit aucun, des portes à peine entrouvertes. Le chuchotement de ses patins sur le lino impeccable suffisait pour saturer à nouveau l'atmosphère. Lorsqu'elle se rasseyait, la lenteur de ses gestes qui clamait son dépit était une invitation au remords : la parenthèse était refermée sur la toile cirée ! Je savais que l'inévitable inventaire des malades et des morts allait commencer.

Et les mots de défiler mollement tels des compagnons familiers, trop souvent revisités. La tante affichait alors le visage défait mais digne qui convient à ce genre de propos. Puis lorsqu'elle était lassée d'éplucher les misérables souffrances des uns et des autres, elle se redressait pour rompre enfin le chapelet des nouvelles qui lui étaient devenu brutalement indifférent. Elle se levait alors pour embrasser la pièce de l'œil du rapace. Aussitôt les

autres, les miens, se taisaient, congédiés par l'éclat métallique de ses pupilles. Elle savourait alors avec gourmandise les ébats de ces poissons hagards et maladroits qui restaient là, à se tortiller devant elle, la bouche béante et asphyxiée.

Espérant échapper à son insidieuse tyrannie, je réfugiais mon regard dans mes mains. Car elle était aussi le maître incontesté des enfants qu'elle condamnait à subir la douceur sournoise de ses propositions qui s'affichaient comme des injonctions indiscutables :

— La Petite va bien accepter quelques bonbons ?

Elle n'aurait pas supporté la moindre rébellion, même timide, même muette, d'un de ces « chers petits ». L'inconscient, le malheureux qui osait, ne serait-ce qu'une fois, un geste de protestation ! Il apprenait très vite le chemin du repli. Subissant toujours le regard désapprouvateur d'une assistance effarouchée, il devait reculer sous le trait menaçant des yeux de Tante Henriette qui affectait étonnement, regret et commisération. Il devait reculer, réprimer le geste, le détourner sur n'importe quoi, n'importe qui, tout plutôt que subir plus longtemps la noirceur incisive de ses pupilles qui ramenaient vite fait le coupable dans le giron tyrannique de son sourire d'acier.

J'avais vu Véronique, celle qui n'avait su se taire et avait osé l'arrogance inutile de ses quinze ans, devenir la victime d'un chantage silencieux. Ostracisée d'un seul regard, elle ne venait plus. Elle restait chez Tante Juliette. Mes parents avaient accepté ce verdict avec cette soumission étonnante, cette précipitation coupable que tous ne manquaient jamais de dispenser à « cette pauvre Tante Henriette ». C'est mieux ainsi pour Véronique, disaient-ils. Et Maman, complice, acceptait ce despotisme indécent !

Moi, je l'admirais et je l'enviais ma sœur, d'échapper ainsi à ces fichues visites. Et je me sentais humiliée de devoir être là. Alors parfois je me vengeais. Je m'octroyais le misérable plaisir

de voir ma tante résister à cette citadelle de granit qui me servait de mère. Et celle-ci, blafarde de devoir se taire :

— Mais si, Alice, cette Petite va regarder la télévision !

Et sans plus attendre, ravie du regard courroucé de Maman :

— Viens Ariane, viens.

L'espace d'un instant j'osais une révolte : je regardais ma mère dont le regard fulminait puis je suivais ma tante, docile, abaissant des yeux où brillait une satisfaction ambiguë, soumise avec d'autant plus de plaisir que je savais ma mère écartelée entre la fureur qui lui déchirait la tête et la prison de ses lèvres qui se serraient. Mais en un clin d'œil, la honte m'envahissait de cette méchante alliance avec une tante décidément malveillante. J'étais mortifiée surtout du silence obstiné de ma mère dont le regard absent, obstinément tourné vers sa sœur, m'ignorait jusque dans mes minables trahisons. Je ne savais quelles querelles anciennes dormaient là, tapies sous leur politesse ondoyante et cruelle, mais je me sentais confusément en devenir l'otage. Et ils continuaient à parler, inlassablement.

Il fallait taire surtout ce qui faisait notre vie à la ville ; taire tous ces soucis que l'on n'aurait pas eus si l'on n'était pas allé vivre là-bas. À ses yeux, il s'agissait probablement d'une trahison que d'avoir quitté le pays. Pour y être restée, Henriette s'en sentait méprisée sans doute, comme enterrée. « La ville », deux mots inutiles d'ailleurs : il suffisait de dire « là-bas » tout simplement. Longtemps je n'avais pas compris ce dialogue codifié, normalisé, étroitement surveillé. Était-elle simplement envieuse ? L'enfant ne l'imagine pas.

Une heure durant peut-être, tous ruminaient donc laborieusement une attente saturée de reproches et de mots interdits. En

attendant le départ, j'apprivoisais l'ennui en grignotant pesamment, du coin d'une dent, l'épouvantable, l'énorme et inévitable tranche de Kugelhof de « cette chère Henriette » ! Je m'appliquais ; je m'étouffais en souriant après l'avoir remerciée avec une feinte vivacité :

— C'est sûr qu'on n'en trouve pas du si bon, là-bas !

Une fois, deux fois, trois peut-être, Papa lâchait les mêmes mots :

— Il faudrait qu'on y aille !

Mais Maman ne bougeait pas. En fait, seule Tante Henriette pouvait donner le signal du départ. Lorsqu'elle avait assez joué, assez savouré, elle se levait. Brandissant son sourire de miel chaud, elle emprisonnait une dernière fois ce public captif à la pointe de son regard, cassant comme l'ardoise. Puis elle s'acheminait vers le buffet, sans hâte, soucieuse de ménager son effet, d'apprécier le plus menu geste d'impatience aussitôt étouffé. Les portes s'ouvraient lentement et se refermaient méthodiquement dans un bruit sourd, étouffé par des mains avares et précises. Elle y emprisonnait des sachets qu'elle manipulait avec circonspection telles des porcelaines précieuses et convoitées, le visage attentif et fermé. Elle accomplissait là avec componction son devoir ; elle officiait ! Dans le secret si bien ménagé de ses mains, elle créait surtout le lieu où écarteler les parents et les enfants : elle préparait quelques douceurs pour La Petite ! Le rituel de cette cérémonie était inévitable. D'un œil oblique, elle veillait d'ailleurs à son bon déroulement. Évidemment, ma mère se devait de manifester une désapprobation aussitôt résignée. Quant à moi, je ne pouvais manquer de suivre d'un œil coupable mais ravi chacun de ses gestes, dépitée lorsque sa main refermait méticuleusement mais fermement un sac de bonbons, souriante, soulagée et reconnaissante, lorsqu'elle se saisissait d'un autre sac. Mais surtout, chacun devait l'assister par un silence complice.

Je ne savais jamais où s'arrêterait cette lente pérégrination de sacs en boîtes. D'années en années, elle me devenait une véritable marche au supplice. Chacun s'appliquait à dissimuler sa gêne, sa honte même :

— Faut pas la juger, la vie n'a pas été facile pour elle...

•

La Petite aussi feignait d'ignorer ce discret détournement d'enfant dont Henriette était coutumière. Une stratégie très ponctuelle en l'occurrence, mais toujours aussi malsaine et délétère. La malice qu'elle prenait à humilier l'un par l'autre, parents et enfants, n'était qu'une des manifestations de sa perversité. Les Grands affectaient de s'en accommoder. Pas moi, quoique je n'aie réalisé que tardivement l'impact de ces jeux sinistres sur toute la famille. Confusément, je sentais bien que ce qui lui importait le plus n'était pas tant de m'étouffer de ses bonbons, mais bien plutôt de m'imposer sa volonté contre celle de mes parents. Ils restaient là à gigoter silencieusement, recroquevillés sur leur siège, impuissants, ligotés au rôle qu'Henriette leur imposait visite après visite. Ils subissaient sans jamais se révolter.

Avec le temps, j'avais subi ses manigances comme une montée à l'échafaud. Tant du fait de la soumission qu'elles induisaient chez mes parents que de celle qui m'était tout aussi bien imposée : toute dignité était encore une fois décapitée. Un calvaire maintes fois renouvelé, sous les yeux de plus en plus décapants de la gamine. Henriette semblait cajoler inlassablement ces maigres tourments comme les meilleures friandises d'une vie qui m'apparaissait inexplicablement cruelle, méprisante, dévastatrice pour tous. Je ne comprenais rien. J'avais une envie furieuse de crier et de fuir.

L'APOTHÉOSE D'HECTOR

Je ne reconnais plus ma mère depuis qu'elle est allée visiter Carole et Hector en outre-mer. Elle minaude, elle s'esclaffe, elle raconte, elle frime. Les îles par-ci, Carole par là ; Hector surtout, le grand homme ! Heureusement qu'il est plein de qualités, mon beau-frère, sinon à voir ma mère minauder ainsi à son propos, je pourrais presque le prendre en grippe. Papa aussi d'ailleurs. Mais non. Déjà que ma sœur ne cesse pas de nous le vanter, son mec : c'est sa fierté. Lui, il sourit ; il dit :

— Arrête, Carole, tu exagères.

Ou alors :

— Mais non Alice, je n'ai rien fait de spécial, c'était bien naturel de...

Il est modeste, aussi simple que ma sœur est snob, aussi gentil qu'elle sait être méchante. Et il dorlote ma mère. Face aux louanges de sa femme et aux flatteries de sa belle-mère, Hector a toujours l'air simple du gars qui est un peu gêné, mais qui s'en accommode avec la patience tranquille de celui à qui « on ne la fait pas ». Papa sourit ; il ne s'en offusque pas non plus. Il a même l'air satisfait de voir Maman aussi souriante, enjouée surtout. Faut dire que ma mère a du bonheur à rattraper, même par procuration. Pas de simulacre de suicide à l'horizon ! Elle nous plante là régulièrement maintenant pour aller là-bas parce que ça lui fait

du bien ; « elle nous largue pour aller faire la belle dans les îles », dit mon père en se marrant gentiment. Lui il reste parce qu'il travaille. Maman fait plaisir à voir. Elle revit, dit-elle souvent. Donc elle était morte, avant ?

Du coup, ma grande sœur est devenue une intouchable. Elle est assez rapidement passée du statut de rivale – auprès de mon père – à celui de la femme idéale qui a réalisé les rêves de sa mère. Une femme libérée avec un mari qui gagne beaucoup de sous et qui a un vrai statut social. Une femme cultivée aussi, évidemment. Maintenant Carole court les expositions à Paris, les musées ; bref, tout ce qui brille. Et en même temps, c'est une femme évoluée avec un statut de rebelle qu'elle revendique, syndicaliste de gauche en plus ; et surtout, le statut d'une Blanche qui a osé épouser un Noir. Parce que :

— Fallait être courageuse en 1962 pour se marier avec un Noir.

Une femme spéciale quoi. Une « pas comme les autres ». Et elle aime ça, ma mère ; elle en est fière de sa fille spéciale, autonome et riche.

Ça ne l'empêche pas de continuer à dézinguer Véro, quoique ça se calme en peu. Comme si ça passait au second plan, les incartades de Véro. Le calme. Elle a autre chose à penser, ma mère. Pas dupe, je vois bien qu'elle s'empiffre des nouvelles friandises de sa vie. Je suis contente, mais ça ne m'empêche pas de lui en vouloir un peu, à cause de Véro.

Papa, je ne sais pas. Il fait profil bas. La logique voudrait qu'il soit jaloux d'Hector qui brille de tous ses feux, même auprès de sa femme. Mon beau-frère est devenu en effet le conseiller spécial de cette famille, certes démantibulée, mais blanche. Lui, le Noir stigmatisé et maintes fois humilié – il me l'a dit – règne avec délices sur une famille de Blancs. C'est comme un début de royaume. Quelle réussite pour le dernier-né d'une famille pauvre de huit

enfants ! Quelle promotion pour cet élève brillant, étudiant boursier, véritable symbole de la méritocratie républicaine de l'après-guerre ! Il est arrivé si loin, si haut. Comment ne pas l'admirer !

Peut-être commence-t-il à se gober un peu, Hector, mais l'ado ne voit rien. Pourtant, il est de plus en plus sûr de lui. Sa simplicité ne tardera pas à devenir infatuée. Sa gentillesse virera à la condescendance et sa tolérance s'agacera subtilement. Ariane s'apercevra trop tard qu'il n'est ni affable, ni tolérant, juste patient et sagace. Après l'été au soleil des tropiques : quinze ans et un univers qui bascule. Mais surtout à ses seize ans. Après que le bandeau qu'ils lui avaient tous collé sur les yeux, ait été arraché par le Faucon lui-même. Il y a des limites au déni. Mais à treize ans, Ariane fait absolument partie du fan-club d'Hector. Elle l'adore même. Il la flatte à grands traits et ça marche du tonnerre.

Le pôle magnétique de la famille s'était donc déplacé. Rien ne s'est dit, mais ça s'est fait. C'est Hector le chef maintenant et non Papa. Donc le chef, c'est aussi Carole. Je perçois leur nouvelle position, infiniment stratégique. Je ne vois pas que mes parents sont comme « débranchés ». La vie familiale est devenue libre, riche et joyeuse. J'en profite. Je trouve ça logique qu'on l'écoute : il est si formidable mon beau-frère. Résolue déjà à vivre ailleurs – au collège ou à la piscine – habituée à « faire avec » la famille, j'y trouve mon compte. Je vois, mais je suis aveuglée. Il me manque des données. Ça va venir, ma chérie, t'inquiète ! Tu vas les avoir, les données : juste un persiflage de L'Inflexible !

Toute à son excitation de cette vie enfin facile – les vacances outre-mer, les choses à raconter à la Gorce ou à ses copines de la paroisse aux « heures d'amitiés » – bref, toute à sa nouvelle

UN REGARD DE RAPACE

Grandir m'est un délice. Il me parle comme à une adulte que je crois déjà être devenue : Elle est si mûre pour son âge ! dit Maman. Il s'intéresse à moi. Il me donne à penser que nous avons une relation spéciale parce que, lui aussi, c'est le petit dernier de sa fratrie : Je te comprends, Ariane, ce n'est pas toujours facile d'être le petit dernier, je le sais bien. Il a des attitudes complices avec moi ; on échange des regards entendus ; ça fait comme des petits secrets entre nous. Délits d'initiés aussi goûteux qu'une friandise. Je me sens solide. Je ne suis plus seule. J'ai infiniment confiance. Lorsqu'il vient en week-end à la maison, nous prolongeons généralement la soirée pour parler tous les deux tandis que mes parents – Maman est assommée par les médicaments – vont se coucher. Il vient rarement, il habite si loin. Et entre deux visites, aucune nouvelle. Normal, c'est un homme très important, avec beaucoup de réunions, des tas de voyages en avion, d'un continent à l'autre... Mais quand même, c'est formidable. Il m'apporte une connaissance, une manière de voir qu'il a dû lui-même construire. J'ingurgite, je m'imbibe. Je ressens une vraie générosité, car j'ai conscience du bagage intellectuel et social qu'il m'offre, des codes qu'il me transmet. Je prends, j'apprends avec sérieux.

Pourquoi donc mes parents y trouveraient-ils à redire ? Leur confiance en lui est immense. Comment se fait-il qu'ils ne conçoivent

aucun doute, pas même une étincelle de prudence, à mon égard ? Je suppose que pour eux, rien de ce qui allait se produire n'était imaginable. Ils sont morts la conscience tranquille. Juste étonnés peut-être, ou alors déçus, en tout cas résignés à ce que la petite dernière – si gentille – soit devenue L'Inflexible. Ils sont morts sans imaginer qu'ils avaient perdu deux filles dans cette sale partie de colin-maillard familial. Les malheureux qui avaient souffert leur vie durant de drames familiaux générés par leur propre aveuglement. Comme si leurs esprits accoutumés depuis l'aube de leurs temps à cultiver les dénis et les secrets – tous des mensonges par omission – s'étaient habitués à ne pas voir ! On peut s'entraîner à ignorer ? À s'aveugler ? Et si la mère avait renoncé aux mensonges à propos de son propre père ? Aurait-elle pu ouvrir les yeux et protéger ses filles ?

Mes parents se réjouissaient probablement de ma relation avec Hector. Ils me voyaient profiter de sa culture, de son ouverture au monde. Ils pensaient à l'évidence que c'était bénéfique pour moi et ils avaient raison. Je m'épanouissais. Je reprenais confiance en moi. Après le rejet de Véro qui m'avait bien sonnée, l'attention d'Hector me réparait. Progressivement il en venait à la remplacer, cette demi-grande sœur, celle qui m'avait toujours protégée mine de rien.

Donc La Petite joue à colin-maillard. Hector est entré dans sa vie quand elle avait juste 5 ans – autant dire depuis toujours – et elle n'a aucun souvenir d'une vie sans lui. Et c'est un vrai grand frère ; pas comme l'autre, Armand, celui qui a démissionné. Elle ne voit même pas Hector comme un homme ; c'est juste Hector ! Accessoirement le mari de sa sœur. C'est un monument familial, un totem inaccessible. Elle n'a pas réalisé qu'en plus d'être Hector, c'est aussi un mâle de l'espèce des prédateurs. Elle ne sait même pas ce que c'est, un prédateur. Papa l'avait bien mise en garde, antan, à propos de certains hommes trop gentils, mais

c'étaient des étrangers dont il parlait, et des hommes. Pas d'Hector. C'est bêta une gamine même dans un corps de quatorze ans ; c'est candide encore une jeune fille toute neuve.

Je vois très précisément le moment où tout a commencé à basculer. Août 1971. J'ai 14 ans. Les vacances avec Carole et Hector dans le Jura. Maintenant que j'appartiens à ma famille, que j'y ai une place, je vais m'y accrocher à cette place. Celle de La Bonne Gosse sage et sans problème. Je vais continuer à faire des efforts. Concilier, tout faire pour que la vie soit enfin tranquille pour nous. « Nous », c'est Papa, Maman, Véro et moi. Même si ma sœur est déjà sur le chevron du train familial, prête à sauter. Elle n'a que dix-neuf ans pourtant ; c'est encore loin, la majorité.

Les vacances dans le Jura, c'est le début de la fin. Le tunnel qui s'ouvre même si La Petite l'ignore. C'est l'antichambre de L'Inflexible. « Après », c'est après le séjour en outre-mer. Après, c'est l'étouffoir, le carcan de la honte, le désert de l'attente puis la fuite, l'exil. Parfois je me dis que si j'avais écouté mes réticences, rien ne serait arrivé. Peut-être que si je n'avais pas accepté d'y aller, de partir pour ce grand voyage au-delà des mers... Mais j'y suis allée. Pas dans l'enthousiasme, mais je suis montée dans cet avion. En tout état de cause, mes réticences étaient si impalpables. Alors pourquoi se faire confiance au risque de surprendre, de devoir m'expliquer. Expliquer quoi ? Et puis déplaire c'était risquer la disgrâce, la poubelle d'une certaine manière, la chute, le rejet, l'exclusion. Même pas osé l'imaginer.

C'est cela, un engrenage. Subir, aveuglée, absolument ligotée par le théâtre familial qui me tient bien serrée ; consciente des enjeux sans même les verbaliser ; inconsciente de tout ce qui s'est mis en place en sourdine pour m'amener à cette passivité-là. Tous ces fils qui convergent, s'enchevêtrent, viennent de si loin. Et puis un jour – crac – ficelée la poulette !

Le Jura. Pourquoi suis-je partie en vacances cette année-là, seule avec Carole et Hector ? Je l'ignore. C'était décidé. J'ai suivi. Je suppose qu'un accord s'était conclu entre mes parents d'une part – entendez Maman évidemment – et Carole et Hector d'autre part. Qui l'a proposé ? J'en ai quelque idée aujourd'hui. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne m'a pas demandé mon avis et que je ne suis pas ravie de ces vacances. D'autant que nous allons passer l'été à sillonner les routes du Jura et à visiter d'autres châteaux ! Maman a fait des émules : j'ai l'impression de revivre les vacances de ma petite enfance. Je vis mal d'avoir été flanquée dans cette voiture pour un voyage qui ne m'intéresse pas. Je me suis donc réfugiée dans les livres. Pourtant, Hector est là et j'adore parler avec lui. Il est là ; c'est lui qui conduit. Mais quoi qu'il soit physiquement présent, Carole prend toute la place. C'est un long métrage de « Carole ». Pas d'espace pour autre chose. Même pas pour le grand homme. Il lui sert essentiellement de faire-valoir à ma sœur. Courtois, attentif, il joue sa partition.

On circule. Je suis calée au fond de la voiture avec un bouquin et un sac de tomates dont je me gave consciencieusement pour patienter. Avaler, ravalier l'ennui, l'agacement. Avaler sans s'étouffer. Elle m'insupporte. Elle gazouille, elle papote de tout et de rien. Surtout de rien. Pourtant je sais que je n'ai pas intérêt à râler sauf à lui offrir, encore, l'opportunité de m'apprendre la vie. Je me dispense donc de ses leçons de morale et je m'en tiens à mon bouquin et aux tomates.

Bientôt, « Après », ce sera la cigarette. Jusqu'à deux paquets par jour. Pendant 25 ans : avaler, ravalier. Non Carole, elle n'est pas boulimique « ta petite sœur » ; elle se goinfre pour se caler au fond du gosier tout ce qu'elle ne peut pas te dire, saupoudré d'une couche d'irritation très conséquente. De l'exaspération même. Faut dire que ça dure depuis longtemps ; c'est long une enfance

de l'intérêt qu'il me porte. Nous venons d'apprendre qu'il va être nommé directeur de recherche – exceptionnellement jeune – et cela quoiqu'il soit noir. Apparemment, ce n'était pas un facteur favorable. Carole, relayée efficacement par ma mère, n'a cessé de s'en féliciter comme si c'était elle qui avait été promue. Ça me fait sourire. Elles s'en délectent : Directeur de recherche, dis donc, ça sonne bien, hein ! Elles se pavanent un tantinet. C'est émouvant cette fierté presque enfantine. L'ambiance est douce. Ma sœur a fini par repartir outre-mer pour préparer la rentrée dans le collège où elle travaille. J'ai oublié les vacances dans le Jura et l'humiliation ressentie après l'indiscrétion de Carole. J'ai effacé le regard d'Hector. Je suis dans ce moment où tout commence à basculer. Je l'ignore. Je suis forte, je suis grande, je suis respectée. Le danger est derrière moi.

Nous sommes en septembre 1971. Ce moment un peu romantique où l'été semble s'échouer sur la rentrée des classes. Je l'attends avec impatience pourtant, comme d'habitude. Les vacances d'été m'ont toujours paru trop longues. Et puis, le collège est devenu mon royaume. Ce soir-là, lorsque Hector s'apprête à me quitter après que nous avons longuement parlé – il est très tard, mes parents dorment depuis longtemps – nous sommes comme seuls au monde tous les deux. Et cette ambiance intime, au crépuscule de l'été, est propice à une certaine nostalgie. Pourtant, je suis déjà exaltée par la perspective de la rentrée. Je me sens si vivante après tant d'années consumées à petit feu, que je suis emplie d'enthousiasme et de confiance en moi. La présence d'Hector, l'intérêt qu'il me porte, ont ravivé en moi un attachement fort à tout ce qu'il représente pour moi de richesse et de satisfaction.

Et tout à coup, les larmes me montent aux yeux de cet été qui s'achève et de le voir partir. Ce départ sonne la fin de ces

échanges qui me tiennent à cœur. Un coup de blues, sans plus. C'est comme ça, là sur le moment. Bien sûr que demain ce sera différent. De toute manière, je ne supporte jamais les séparations, les départs, les quais de gare, les bords de trottoir, les mariages... Je pleure. C'est comme d'habitude. Jean qui rit, Jean qui pleure, dirait Carole, narquoise. Je suis couchée déjà ; Hector s'apprêtait à me dire au revoir. Il perçoit le tremblement dans ma voix, les yeux embués. Il semble ému lui aussi. Il a passé quelques jours avec nous comme il le fait fréquemment. Il repart. Tout est normal jusque-là.

Et on dirait que mes pleurs changent quelque chose. Je le sens. Il revient vers moi. Il me prend la main, s'accroupit près de mon lit. Je suis encore plus émue d'être autant prise au sérieux. Je redouble de pleurs, je crois. Je ressens tout à la fois de la tristesse, de l'énervement. Je suis surprise, avec une certaine gêne aussi : c'est juste un trop plein d'émotions qui s'épanche ; un joli foutoir affectif en bouquet. Je retiens sa main. Je me la joue éplorée maintenant. Et au fond de moi, ça ricane : je sais que j'en fais trop, que j'en rajoute. Elle fait son intéressante, dirait ma sœur. Que du cinoche, la belle ! Et lui :

— Ne pleure pas. L'été prochain, je te ferai venir en vacances à la maison.

Le monde m'est tombé sur la tête. Aller là-bas ! C'est pour Les Grands pas pour moi. Ça ne m'est jamais venu à l'idée. Ça ne me plaît pas. Je n'aime pas les voyages. Mauvais souvenirs. C'est trop pour moi. C'est un grand voyage, en avion, qui coûte drôlement cher : ce n'est pas pour les enfants, même adolescents. Qu'Hector me parle gentiment et s'intéresse à moi, c'est déjà si étonnant – un si grand homme, si occupé – mais qu'il me paye un voyage outre-mer... Cela me sidère. Je crois bien que je ne dis rien. Il me regarde, interprète manifestement mal ma stupéfaction, et sourit.

Il attend. Ça tourbillonne dans ma tête. Que vont en penser mes parents ? Hector ne voit pas mes doutes, mes réticences. Cela ne m'intéresse pas de partir si loin, de vivre avec Carole ; cela m'effraie même. Il me sert un immense sourire puis me lance « bonne nuit » et disparaît. Il dort dans le canapé-lit du salon. Il va se lever et partir très tôt pour l'aéroport. Je ne le reverrai pas.

Je reste un moment comme sonnée. Je contemple ma chambre si coquette, le lit placé face à la porte, le paravent de Carole qui crée un espace « chambre » distinct du bureau. J'ai l'esprit vide pourtant, avec un sentiment insolite, indéfinissable, d'excitation, de fierté d'avoir été choisie tout de même, mais aussi ce malaise indicible. Les choses du quotidien qui m'entourent sont à leur place ; en apparence rien n'a changé ; et pourtant, je sens qu'il y a quelque chose de changé. Je ne sais pas quoi. Je fixe la porte qui s'est refermée sur Hector. Un malaise s'élève, très fugitif, qui s'évanouit rapidement comme s'il n'avait pas existé. Pourquoi pas Véro. Pourquoi moi et pas ma sœur ? Elle est grande, elle devrait être invitée avant moi normalement. Un instant encore, je m'interroge : pourquoi moi ? Pourquoi pas elle ? Et puis je pense à la rentrée, aux nouveaux profs. J'éteins la lumière.

Il est tard. Je vais m'endormir. Le lendemain, je serai emportée par la rentrée ; il n'y aura pas d'autre parenthèse pour réfléchir, saisir ce que révélait ce nouveau malaise : une intuition extrêmement ténue, un étonnement sans contour précis. Le lendemain, toute à la joie de l'invitation, emportée par la satisfaction manifestée par mes parents, il sera déjà impossible d'hésiter ; la réjouissance s'imposera.

Je suppose qu'il en avait parlé à mon père sur le chemin de l'aéroport. Mes parents en parlent immédiatement comme d'une merveilleuse chance qui m'est offerte. Cela ne se discute pas. Ils

n'imaginent pas que le rapace m'a concocté un guet-apens en sucre glace. Un enfer sous le soleil des tropiques.

Je ne creuse pas plus ; je ne réfléchis pas. En fait, je subis. Les prochaines vacances d'été, c'est loin, presque un an. Je taille la route. Je ne me dis pas qu'Hector ne m'a pas demandé si j'en avais envie. Il a dit une phrase du style : Je te ferai venir l'été prochain. En fait, ce n'était même pas une invitation, juste une convocation. Il n'en a pas parlé à Carole non plus. Il n'a même pas envisagé de lui demander son avis. Je sais qu'il a pris cette décision subitement, sur le seuil de ma chambre, sans consulter personne, encore moins moi. C'est ainsi. Je n'ai pas l'idée d'hésiter. Je n'obéis pas non plus. Cela signifierait que j'ai envisagé comme possible de désobéir. C'est une soumission totale à la situation. En fait, je suis sa chose qu'il « fait venir » chez lui. Dans son île. On y va avec un avion qu'on réserve longtemps à l'avance. C'est Hector qui paye l'avion. Une fois là-bas, on ne repart pas quand on veut. Et mes parents n'ont pas encore le téléphone à l'époque. De toute façon...

En y réfléchissant, des décennies plus tard, j'ai encore honte. J'ai l'impression d'avoir avalé un jeu complet de boules de pétanque. C'est dur, c'est froid, c'est lourd et c'est mort. J'ai les dents serrées, la gorge si crispée qu'elle me fait mal. Je sens mon cœur qui tape, mon sang qui bat aux tempes. Mes yeux sont chauds. Cet état d'esprit incertain, oscillant entre l'anxiété, l'énervement, l'excitation, la honte, la peur, c'est le même qu'alors. Trop, trop d'émotions mélangées, presque la nausée.

C'est comme l'argent, l'argent qu'il m'a laissé, ces billets que j'ai trouvés au réveil, dans la cuisine : Hector t'a laissé ça ! Tu vas encore pouvoir en acheter des bouquins, dis donc !

Mes parents n'y voient pas problème. Toutefois il ne m'a pas

ébène. De toute beauté ! J'adorerais en avoir des comme ça. Mais c'est difficile à trouver.

Elle insiste bien, elle le dit même deux fois pour elle-même :

— Ils sont vraiment de toute beauté.

— C'est quoi un béké ?

— C'est un Blanc antillais, pas un métro. Les « métros », c'est les Blancs qui viennent de France. Les békés, c'est les Blancs qui sont ici depuis des générations. Ils sont riches, souvent très riches. Mais ils vivent entre eux. C'est rare qu'un métro soit vraiment introduit chez eux. Je comprends que c'est une aristocratie et que ma sœur est fière « d'en être » – par la bande – et qu'elle a choisi d'oublier que c'étaient forcément les esclavagistes d'Avant, ceux dont Hector m'a tant parlé. Ceux de l'époque des colonies. Il m'a bien expliqué le commerce triangulaire et tout ça. Il ne lui a pas expliqué tout ça, à ma sœur ? C'est son mari pourtant. Il accepte qu'elle fréquente un béké, sa femme ?

On arrive devant une propriété magnifique, un parc arboré et fleuri – comme dans les films – une végétation époustouflante de richesse, de sensualité, des fleurs partout. Et pas qu'une ou deux en haut d'une tige comme dans notre jardin à Montvif ! Des arbres de 3 ou 4 mètres de haut, parfois plus, tous dégoulinants de couleurs et d'odeurs. Je suis estomaquée. On se gare. On contourne la maison – elle sait manifestement où elle va – et je tombe à la renverse : une magnificence incroyable. L'arrière de la maison est prolongé tout du long par une galerie ombragée sur laquelle ouvre une enfilade de portes-fenêtres puis des parterres avec sièges et divans et au milieu, une immense piscine qui brille sous le soleil.

Des gens sont nonchalamment assis un peu partout. Ils causent des verres à la main et un serviteur – seul noir parmi tous ces blancs – slalome entre les sièges pour servir les rafraîchissements et autres consommations. C'est irréel. Je suis sidérée

et intimidée. Mais en même temps, c'est drôlement excitant. J'ai l'impression que rien n'est vrai, que ça va s'arrêter ; un clap de fin et on va me rapatrier dans une vague cuisine pour me proposer une citronnade. Carole s'agite. Elle me jette :

— Dans mon sac tu trouveras un maillot pour te baigner ; je file travailler. À tout à l'heure !

Je ne me souviens pas de la suite sauf d'un moment. Lorsque, nageant dans la piscine, je vois le serviteur noir venir vers moi et me demander si je veux boire quelque chose. Je serais bien restée dans l'eau, mais je n'ose pas dire non. Je demande un jus de fruit et fais encore quelques brasses : c'est si délicieux après cette journée interminable, coincée dans un siège d'avion. Je nage encore lorsqu'il revient et sans me laisser le temps de sortir – ce qui me paraissait évident – il me tend un verre de jus de fruit que je ne connais pas sur un petit plateau flottant et, à cet instant-là, je me sens vraiment au paradis. Celui des publicités, de la télé, le paradis des Américains, dirait Papa. Puis ayant avalé la première gorgée – délicieusement glacée – je relève machinalement la tête et croise les yeux du serviteur. La honte me dégringole dessus. Y a quelque chose qui coince dans ce regard, sa colère rencontre ma honte et je n'ai plus qu'une envie : partir, m'enfuir. Je pense à tout ce que m'a dit Hector, à la colonisation, aux esclaves et maintenant au Tiers-Monde maltraité et exploité encore par les Blancs. Je vide le verre d'un coup ; il n'a plus le même goût. Je sors de l'eau, me rhabille, me bourre de pain avoir mangé machinalement une minuscule tranche de boudin antillais pimenté comme l'enfer et j'attends. Qu'on parte, qu'on s'en aille. Je n'ai pas ma place ici.

Carole ne voit rien. Elle est trop excitée pour cela quand elle me retrouve. Nous repartons. Elle a l'air content que je sois là. Elle babille, dirait Papa. Elle me montre tout, m'explique comme tout est formidable, merveilleux, compliqué, exotique. Il n'y a pas

assez de superlatifs pour elle. Je suis contente de voir qu'elle prend plaisir à m'expliquer tant de chose. Étonnée aussi de la découvrir différente de ce qu'elle donne à voir à la maison.

— La vie ici, c'est vraiment spécial, me dit-elle, tu ne peux pas t'imaginer.

Si un peu, je commence.

— Ici, les gens sont tellement « libres » dit-elle.

J'ai déjà compris en écoutant les gens parler autour de la piscine, que c'est surtout les fêtes et le sexe qui sont libres. Ma sœur a compris – élevées comme nous l'avons été – que je désapprouve leur liberté. En réalité, je suis juste choquée.

— Mais faut comprendre aussi ! Les gens débarquent en moyenne pour cinq ans. Puis ils partent, déménagent à l'autre bout du monde et ça repart. Ils se quittent à La Réunion et se retrouvent en Martinique. C'est comme une grande communauté. Tout le monde se connaît ; tout le monde couche avec tout le monde.

Je suis estomaquée. On m'a changé ma sœur. Elle est comme Véro maintenant !

— Mais Ariane, les préjugés de la métropole et tout ça, on s'en fiche. Ici, ce n'est pas pareil !

Je ne manifeste pas ma sidération de la voir me parler comme ça. J'en suis même plutôt fière. Elle me prend vraiment pour une grande ! Maintenant Carole se fiche de tout. Elle s'en balance aussi, de beaucoup de choses apparemment. C'est ça la liberté pour elle. Je comprends.

— Ici c'est les tropiques, ce n'est pas comme en France, tu comprends ?

Pas trop, mais je ne dis rien. Je fais même signe que oui : Je comprends ! Pas question que j'ai l'air bête, réactionnaire, timide ou coincée ; non pas question. Je suis adolescente maintenant. Mais c'est bizarre de voir ma sœur qui se met à me parler comme

si elle pouvait tout me dire. Coincée dans les embouteillages, elle m'explique la vie. Elle me prend presque comme une confidente.

— Remarque, moi je suis tranquille ! Les histoires de fesses, les coucheries entre métros, avec Hector je ne risque rien. Ça ne l'intéresse pas, absolument pas. Il ne pense qu'à son boulot !

Elle me gêne maintenant à me parler de tout ça alors je me contente d'opiner. Ni oui, ni non. Avec elle, pas besoin de répondre. Comme dit Papa : Avec Carole, tu lui dis « bonjour » et elle te dit le reste. Elle est marrante. C'est un moulin à paroles. Et sa vie, c'est comme un manège avec les chevaux de bois et tous les accessoires. Et elle, c'est la princesse qui est dans le carrosse au milieu du manège : bien au centre ; ce carrosse, c'est le potiron de Cendrillon devenue princesse. Elle fait plaisir à voir ma sœur, comme Maman. C'est le miracle des tropiques, ça rend heureux.

Ma grande sœur, c'est une Cendrillon organisée et déterminée. Pas question que sonnent les douze coups de minuit. Elle y tient à son carrosse, à son manège, à être une princesse. Alors elle va arrêter le temps – figer le manège, statufier les gens, les « décoriser » définitivement – pour que le douzième coup de minuit ne sonne jamais ; en tout cas pas pour elle.

Avec tout ça, on finit par arriver « à la maison ». C'est un immeuble moderne en béton – normes anticycloniques, avec des jalousies en métal à la place des fenêtres – parce que c'est un appartement de fonction. Je suis un peu déçue parce que c'est comme un HLM, mais pour fonctionnaire.

— C'est bien, hein ?

Elle n'attend pas ma réponse.

— C'est sûr que pour un appartement de fonction, c'est vraiment bien !

La magie du moment, la légèreté de cet exotisme festif, l'espoir que les choses allaient s'améliorer, tout cela s'écrase sur le sol si propre de cette salle de bain. Rien ne changera sur le manège enchanté de ma sœur. Les rôles sont distribués depuis longtemps et elle veillera à les maintenir en l'état. Avec cette joie sur jouée, piquées de vacheries anodines : elle sait si bien faire, Carole. C'est vraiment elle, la garce. Je suis dégrisée. Je n'étais pas enthousiasmée d'être là. Désormais je le regrette absolument. Moi, je serais bien restée à Nancy pour une fois.

Mais j'ai toujours la mémoire très courte pour ce qui m'encombre. Donc j'oublie, j'efface. Moi en colère ? Non, vraiment pas, c'est passé.

Pendant la préparation du repas, Carole m'annonce le programme c'est-à-dire son emploi du temps. Le matin, elle commence dès 7 heures. Mais à 13 heures, elle a fini sa journée. C'est le régime d'outre-mer à cause de la chaleur et tout ça. Donc l'après-midi, on est libre. Enfin, après le repas préparé par la bonne et après sa sieste. Pour le lendemain, séance chez le coiffeur puis :

— Eh ben dis donc, t'en as de la chance ! Hector s'est débrouillé pour se libérer et nous accompagner à la plage. Eh ben, ce n'est pas souvent...

Elle en a oublié son phrasé de poseuse. Elle a l'air presque désappointé, jalouse pour un peu que son mari fasse cet effort pour moi. Je n'y prête pas attention. Première sortie en ville, je suis désarçonnée. Beaucoup de monde, de bruit, de cris, de rires. Partout, tout le temps. Mais c'est bien. Je suis vite lassée de tourner en rond dans la boutique pendant que ma sœur se fait coiffer. Elle accepte que je sorte me balader un peu dans la rue. Je m'éloigne à

peine et déjà je sens qu'on me regarde. Évidemment ! La fille de quinze ans, blonde vénitienne, fraîchement débarquée de métropole et qui scrute tout avec des yeux ronds comme des ballons de foot, ça ne passe pas tout à fait inaperçu. Je ne suis pas habituée à la drague ostensible. Pas habituée à la drague du tout. Je fais celle qui n'entend pas les sifflets, les invites... Je regrette déjà d'être sortie seule dans la rue.

Un homme impressionnant s'approche : dreadlocks très longs à la Bob Marley, style hippies, mais en pire. Il a bu, c'est évident. Il me drague avec un peu plus d'insistance. Il se saisit de mon bras. Je résiste. Il m'agrippe et commence à me faire mal. Je proteste : ça vire à l'agression. J'essaye de m'extirper, de refluer en manifestant que je veux qu'il me laisse tranquille. Et là, ça dérape. Il se met à hurler que je ne suis qu'une sale raciste. Il parle en anglais d'abord puis en créole : je ne comprends plus rien. Les autres, les passants, le comprennent ! Un attroupement se forme. Je suis bloquée au milieu d'une foule qui grossit. Je suis tétanisée, muette, terrorisée.

Je ne sais pas combien de temps ça dure. Finalement je sens une main qui me saisit, la voix de ma sœur : Viens, mais suis-moi bon sang. Elle s'agace. Ou elle a peur. Elle me sauve. Elle m'extirpe de cette nasse humaine tandis que les gens agglutinés autour de moi semblent ne même plus se soucier de moi. Ils discutent entre eux. Je ne sais pas sur quoi leur débat a dérivé, mais je ne suis manifestement plus concernée. Ouf. De retour à la voiture, le cœur battant la chamade, j'entends ma sœur dire : C'est un chanteur de reggae, je le connais de vue ; il avait pris de la drogue, c'est dangereux. Et péremptoire : Tu ne sortiras plus jamais seule !

Je viens juste de comprendre que j'étais « une Blanche ». Avant, je ne le savais pas. Maintenant, je sais. Pour eux je ne suis

pas moi, juste une bonne gosse. Pour eux, je suis une Blanche, l'esclavage et la colonisation scotchés à la poitrine comme autant de médailles militaires ; complice a minima donc coupable, forcément coupable de quelque chose. Car enfin j'en ai bien joui de ces richesses que les miens, ceux d'Avant, se sont octroyées sur leur dos ! Enfin sur le dos de leurs aïeux.

J'ai réalisé dans le regard hargneux de certains que j'étais une héritière, de l'espèce des chacals. Je me sens en danger maintenant, bien obligée d'accepter un confinement dans le monde des Blancs, dans les villas des Blancs, sur les plages privées des Blancs, presque prisonnière d'une subtile enclave de Blancs sur cette île de Noirs. Je me sens cantonnée à ma couleur de peau, séquestrée au bon vouloir de ma sœur autant qu'à celui de l'avion qui me ramènera « en métropole ». La métropole... Cet endroit où je ne suis pas une Blanche, juste une fille comme les autres même pas une juive ! Un endroit dont j'ignorais que c'était un monde de Blancs tellement ils y sont nombreux, qu'ils y vivent depuis si longtemps. Un endroit où je me sentais normale simplement, mais je ne savais pas pourquoi. C'était parce que j'étais une Blanche, mais je l'ignorais.

Donc c'est ça le racisme ressenti par Hector en France. Ce sentiment de devoir passer dans les fentes des autres, ceux qui sont là depuis longtemps, ceux qui sont partout, ceux qui ont le droit ! Subir le racisme des autres, c'est passer par les fentes de leur normalité, essayer de se faire oublier. Je comprends que le racisme c'est une façon de respirer à l'aise en questionnant la différence : a-t-il le droit de respirer mon air, ce différent, cet autre que moi ?

Durant ce séjour – trois mois c'est long – je percevrai progressivement la relation complexe et un peu effrayante à mes yeux entre les métropolitains – les métros – et les Noirs. Une relation

entrant dans l'eau. J'en fais même le plus possible comme pour afficher encore un bout d'enfance, un déferlement de légèreté. Je cours, je cours et hop, je saute dans les vagues. Je m'agrippe à lui dès la première : peur ! Il me saisit et me prend dans ses bras. On rit aux éclats, une baignade en famille. C'est si bon de sauter dans les vagues sans risque parce qu'il est tout près, tel un refuge. Pourtant me reste un peu d'appréhension lorsque les vagues déferlent ; la peur des éclaboussures sur le visage surtout. C'est présent : l'anxiété est tapie en profondeur. À chaque vague un peu plus forte que les autres, je me réfugie donc dans ses bras. Ouf. J'ai huit ans dans ma tête. C'est la meilleure baignade de ma vie. Une vague plus puissante – entre rire et panique – je m'accroche à nouveau, il rigole. J'ai cinq ans maintenant. Je suis surexcitée. J'exulte. J'ai conscience de la chance formidable qu'il m'a donnée : des vacances dans un univers de rêves, les palmiers, le sentiment de richesse qui s'infiltre. Carole doit être sur le sable à bronzer. Tout est en ordre. Un roman-photo. Tout va bien.

Un instant de stupéfaction. La conscience arrêtée, un couac, quelque chose d'inattendu, impossible à interpréter. Un impensé, un impensable. Une main dans mon maillot, sur mes fesses. Un sursaut automatique, une gêne. Un poids sur ma poitrine ; interloquée ; le cœur tape un peu. Je m'ébroue et je m'échappe. Je ne pense rien. Un malaise vite écarté. Rires. Éclaboussures. Rires. Un scrupule encore. Un hoquet dans l'esprit. Pas de mot. Un blanc. Je secoue la tête. J'ai rêvé. Inattentive, je suis basculée : une vague m'a prise de plein fouet ! Je me retrouve la tête sous l'eau. Évidemment j'ai lâché mon amarre. Je bois la tasse ; il m'accroche, me relève. Je ris fort, je crie, je fais du bruit. Une vague plus forte, il m'attire vers lui : il s'esclaffe. C'est un jeu dans les vagues, normal. Ma sœur doit suivre ça de loin, à moins qu'elle ne dorme. Il me ramène vers lui. Et cette fois, ce n'est pas un hasard. Sa main

me touche. Volontairement. Autrement. Comme jamais personne ne m'a touchée. Dans toute cette écume, dans cette empoignade rigolarde de la baignade, la main est sûre, posée : elle m'explore. Je me raidis, je m'ébroue et m'élançe, c'est déjà une fuite. À la vague suivante, il me ramène ; je m'écarte encore. Je file sur le sable, je m'effondre sur ma serviette étalée, comme un automate. Je ne tiens pas en place. Je me relève. Je m'enveloppe dans ma serviette en tremblant. Carole : Déjà ? ! Tu n'es pas restée longtemps ! Et ensuite : T'aurais dû en profiter, tu sais ; c'est rarissime qu'Hector se baigne.

Je grelotte, mais pas de froid. Je suis échouée dans une parenthèse de stupeur. Comme un brouillard qui débarquerait d'un coup. Brutalement, je n'y vois plus rien. Je fais comme s'il ne s'était rien passé. Non, je ne fais rien de spécial, je m'applique à respirer. Le temps passe et je m'applique à continuer : inspire, expire. Ne pas penser. Carole lit une revue ; lui poursuit sa baignade un moment, puis il revient à sa serviette, prononce quelques mots que je ne comprends pas, se sèche et s'habille. On regagne ensuite la voiture pour rentrer.

Rencognée au fond de l'Autobianchi dont Carole est si fière, je l'entends gazouiller : Si contente que tu sois venu à la plage pour une fois ! Le « pour une fois » me donne des frissons. Je ne veux pas l'entendre. On arrive. Je me précipite dans ma chambre. Je ferme la porte. Enfin seule. Je tremble, j'ai froid. Je m'affale sur le lit. La tête sous l'oreiller.

J'ai rêvé ? J'ai dû rêver, non ? Non, il l'a fait, il l'a bien fait. Ce n'était pas un accident, une erreur ; c'était précis et volontaire. Il me cherchait, il prenait possession du territoire de mes fesses. Stupeur, incompréhension, incrédulité. Pourquoi moi ? Je suis encore une gosse ! Pas pour lui, pas maintenant, plus maintenant... Et lentement, un truc lourd et glacé m'étouffe, écrase ma

poitrine, me serre la gorge. Une envie de pleurer, de vomir : il croit que c'est normal ? Il croit que je suis d'accord ? Il ne m'a même pas demandé ? Il a fait comme si j'étais d'accord, comme si c'était évident. J'ai honte qu'il ait pu croire que j'étais d'accord, sans même avoir besoin de demander. Ou alors, c'est normal de ne pas me demander ? Je devrais être d'accord ?

C'est le clap de fin d'une enfance qui n'avait pas réellement existé. Un retournement lourd, silencieux. Un renversement qui s'installe d'un coup. Je découvre simultanément que je suis une femme et qu'être une femme c'est devenir une proie. Cette main m'a désignée comme femme, d'emblée utilisée, méprisée donc humiliée. Instantanément, je sais que c'est ça, être objet de désir. OBJET. Et immédiatement surgit l'intuition d'une échappatoire : puisque le problème, c'est mon corps – je ne me dis pas cela, je le vis – je me recroqueville dans ce corps. Je me fais toute petite dans ce corps. Il y a moi et il y a ce corps de femme qu'il a caressé et qui n'est pas moi, que je récuse, et il y a moi, paumée, recroquevillée dans un coin de ce corps.

Lui, l'autre, celui que je ne connaissais pas. Celui dont je ne peux plus prononcer le nom. Il n'a pas de nom d'ailleurs. « Il ». C'est « il ». Ne pas respirer, ne pas paniquer. Avaler, ravalier. La peur, le dégoût, la honte. C'est comme s'il y avait une marche que je n'avais pas vue et que j'aie été brutalement propulsée dans l'Après, tête première ; non, le cul en premier, cul par-dessus tête, évidemment. L'Après a un goût amer. Je me plaisais bien en gamine.

Je suis recluse dans ce corps-prison. Y a une boule au-dessous de l'estomac. Essayer de respirer. La peur est là. Le vide est là. Le danger est en moi. Le danger, c'est moi ; c'est mon corps, ce putain de corps. Ça patine, une bouillie de mots ; des sensations de dégoût engluent ma conscience comme droguée, diminuée.

Incapable de sortir du magma qui revient : je suis le danger. Mon corps est le danger. Y a donc pas d'issue. La raison est suspendue. L'esprit atomisé. Pour finir, Carole appelle :

— Ariane, tu viens manger ?

Je traîne encore un peu ; je n'arrive pas à quitter le refuge de mon lit pour les retrouver. Devoir le côtoyer.

— Mais qu'est-ce que tu fais, enfermée comme ça dans ta chambre, lâche donc tes livres !

Je sors précipitamment en faisant comme s'il ne s'était rien passé. Carole est au salon et lui, avachi sur le canapé avec un journal, m'accueille avec le grand sourire lumineux que j'aimais tant. Il n'a pas changé, c'est bien Hector, celui d'Avant. Et si je m'étais trompée. C'était les vagues ; c'était la mer, de simples gestes un peu maladroits : T'as dû rêver ma chérie ! Je sors sur le balcon, une manière de m'échapper. Il me rejoint tranquillement avec son paquet de Dunhill. Il s'appuie négligemment à la rambarde, allume sa cigarette :

— Après le repas, on se fait une partie d'échecs ?

Il est complètement normal, sans gêne, sans honte aucune. J'ai forcément dû rêver ; j'ai mal interprété. La gourde. Je m'applique à oublier. À me convaincre que ça ne reviendra pas. Non, je ne me convaincs pas puisque j'ai déjà écarté cela de mon esprit. Cela n'a jamais existé. C'était un cauchemar. Ce n'était pas pour de vrai.

Le repas est avalé très vite. Il sort le jeu d'échecs et installe deux sièges sur le balcon face à face. J'hésite. Carole est installée sur le canapé du salon. Je suis en sécurité puisqu'elle est juste à côté, juste de l'autre côté du mur. Il me fait passer avant lui ; je m'assieds, il s'assied en face de moi bloquant de son immense carcasse toute la largeur du balcon. Enfermée dehors. Il prend le jeu d'échec – un petit jeu portatif en plastique – il le tient négligemment sur une seule de ses énormes mains ; malgré moi j'observe

À PIEDS JOINTS DANS LA CAVERNE MAGIQUE

Je monte dans l'avion : ce bel oiseau qui m'avait conduite vers les tropiques – trois mois plus tôt – pour un été qui s'annonçait de rêve. Je n'ai aucun souvenir du voyage. Le Faucon et tout le reste semblent être sortis de ma tête. Elle est vide, vidée. Stérilisée la fille, lobotomisée. Une glaciation brutale s'est instaurée ; une froidure qui occupe tout l'espace de mes tripes. La conscience suspendue, je continue à avancer ; à faire ce qu'on attend de moi. Je m'efforce d'exister comme Avant. Il n'y a même pas de place pour le stress du changement de gare à Paris. Huit heures de vol, je n'émerge pas de mon hébétude. La vivacité d'un caillou. Lorsque l'avion atterrit à Orly, je constate un peu contrariée que Maman a délégué une brave fille pour me guider. Atone dans l'avion, je me retrouve hargneuse face à cette mère de substitution.

Mon esprit aurait atterri avec l'avion ? Le ciboulot semble effectivement redécoller. La logomachie habituelle s'instaure entre mes deux centres de gravité : Chris et La Bonne Gosse ! Chris – le moulin à paroles – s'ébroue dans la version « dictateur ». Elle criaille en boucle :

— C'est passé, c'est fini maintenant ; t'es rentrée, là ; t'es en France !

Je ne réalise pas tout à fait que je suis sortie de la nasse effectivement. Encore éberluée. Elle en rajoute :

— T'es sauvée ma chérie. Faut avancer. T'as juste à faire gaffe pour ne plus te faire avoir, hein !

C'est toujours simple la vie selon sainte Christine. On pourrait en faire un catéchisme à bonne gosse de ses conseils. Mais faut l'écouter quand même. Elle reste une référence quoiqu'elle soit parfois agaçante à décréter ses réponses dans toutes les situations, ou presque.

•

Vigilance, prudence, une méfiance subreptice semble désormais faire le siège de la gamine au cœur tendre. C'est là, ça pousse ; comme une vieille qui – mine de rien – fait le forcing à la caisse d'un supermarché pour vous piquer votre place dans la file d'attente ! Discrètement, obstinément, la méfiance pousse donc son caddie ; elle s'accroche, la vieille ; elle campe, elle tient ses positions et ne va pas lâcher de sitôt. Mais ça ne se voit pas. Elle avance masquée avec un sourire en coin. Parce qu'elle planque aussi deux morpions en couche-culotte : Amertume et Ressentiment. Des rejetons bien délétères. Des pourritures pour bonne gosse. Elle va devoir choisir, La Petite. Elle va devoir s'accrocher si elle veut rester « belle dans son cœur ».

En plus, elle ne s'en doute pas encore, mais le Faucon l'a renvoyée vite fait dans les limbes de la féminité. Les limbes... Ce néant – ni vivant, ni mort – où végètent les bébés qui n'ont pas réussi à naître jusqu'au bout. Comme la gosse, quoi ! Pas tout à fait femme, déjà éjectée. Parce qu'elle ne risque pas de s'imaginer en vraie femme désormais. Surtout pas ! Une fausse femme – pas possible de se propulser illico presto en petit angelot asexué, va tout de même falloir attendre une autre incarnation et en attendant subir ce corps – donc une carrosserie de femme avec un moteur asexué ? Et pourquoi pas.

Mais se concéder femme – une vraie femme comme le voulait le Faucon en plus – certainement pas ! Rester petite, ça va. Ou alors vieille ; devenir vieille tout de suite ; ça va aussi !

Et elle n'est pas sûre de ne pas mépriser les mecs maintenant, comme Véro. Ou peut-être d'en avoir peur. Elle est même prête à les mordre, tellement elle a peur maintenant. Donc va falloir s'accrocher pour sauver le label de La Bonne Gosse, estampillée aussi « belle dans son cœur » et tout le cinoche qui va avec. Va falloir les choisir bien gentils, les mecs, pour pas avoir à les mordre. Les malheureux ! On pourrait considérer que les mecs d'Après sont aussi des victimes du Faucon. Une petite indemnité ?

Probable que ce soit justement la conscience et la peur de tout ce cloaque qui va sauver Ariane des deux morpions. Elle va les larguer, Amertume et Ressentiment ! Parce la gamine va faire ce que font tous les petits, les fragiles, les vulnérables, lorsqu'ils ont le goût du bonheur, encore un peu. Ces chanceux qu'un sursaut inattendu – un ange-gardien, peut-être – pousse à avancer pour ne pas rester bloqués dans le bas-côté, à se faire bouffer la rate par les deux morpions de la vieille. Elle ne sait pas pourquoi – ça s'est fait tout seul – mais elle va se barrer du champ de bataille, la gosse. Oublier, effacer, fuir, s'envoler très loin et très haut pour échapper à tout cela. Et hop, oubliés les morpions ! Elle ne l'a vraiment pas fait exprès de leur échapper. Elle ne savait même pas qu'ils étaient déjà à l'affût. Elle ne connaissait même pas leur nom. Mais elle connaissait bien Henriette, la tante confite en méchanceté. Peut-être que ça a aidé.

Et cette échappée salvatrice passait par la caverne du vieux monsieur. Vous savez, cet endroit magique sous la cheminée des parents où tous les manèges étaient gratuits. Une caverne miraculeuse avec des bonbons pour l'oubli – des tout roses avec des